



L'ÉDUCATION

DU JEUNE

COMTE D. B***,

SES

AMOURS AVEC EMILIE DE T***,

ET SES VOYAGES,

SELON SES PROPRES

MEMOIRES,

Où sont recueillis grand nombre d'Histoires Anecdotes modernes, & des Recherches & Découvertes d'Antiquités très curieuses, accompagnées de plus de cent Estampes des plus beaux Monumens de Rome. Nouvelle Edition, augmentée d'Observations nouvelles sur les Ouvrages de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, qui se voyent dans cette Capitale du Monde.

PAR MR. DE RAGUENET.

VOLUME II.



A LONDRES, MDCCLXV.

CHEZ MOYSE CHASTEL & Compagnie.

EDUCATION

COMTE DE B...

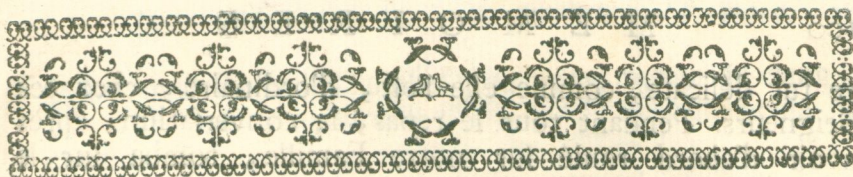
AMOUR AVEC FINNE DE T...

ET SES VOYAGES

M R H O I R E S

CHAS MOYSE CHASTEL & Compagnie





MEMOIRES
DU COMTE DE B***.

CONTENANT
SES AVENTURES,

*Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES
du Tems très curieuses, ses recherches & ses décou-
vertes sur les Antiquités de la Ville de Rome
& autres curiosités de l'Italie.*



SECONDE PARTIE.

METANT assuré de la manière dont je viens de le dire, d'un Correspondant fidelle, je partis le lendemain, & pour donner le change à mes Parents, je feignis de prendre la route de Lyon. Nous arrivâmes, l'après-dinée à Sens, où, pour mieux cacher encore mon jeu, j'allai rendre visite à Monsieur Lang... du G... qui en étoit Archevêque, & grand ami d'une de mes Tantes, chez laquelle je l'avois vû très souvent. Ce Prélat me retint à souper chez lui, malgré toutes les instances & les prières que je pus lui faire de m'en dispenser. La Chè-

re fut délicate, comme elle l'est, d'ordinaire, chez ces Seigneurs. Pendant tout le repas, la conversation, après avoir d'abord roulé sur notre Famille, tomba sur le Voyage que je lui dis que j'allois faire. Il feignit d'envier mon bonheur, m'assurant qu'il ne mourroit point content qu'il n'eût eu cette satisfaction. Je lui répondis que je m'étois plus d'une fois étonné, avec tout le Public, qu'il ne l'eût pas déjà fait plusieurs fois; que les grands services qu'il avoit rendus à la Cour de Rome, avoient fait juger que celle-ci, en récompense, lui auroit donné place depuis long-tems dans son sacré Collège; j'ajoutai que cet honneur ne pouvoit lui manquer, à la première promotion, & que je comptois ne point revenir sans avoir la joye de le voir revêtu de la pourpre Romaine.

ON ne pouvoit flatter plus agréablement ce Prélat. Il me raconta lui-même quelques-unes des démarches qu'il avoit faites pour mériter cet honneur. Je me gardai bien de lui faire connoître ce que j'en pensois. Je feignis, au-contraire, de les approuver; ce qui lui fit redoubler ses politesses & ses amitiés à mon égard: Je vous ai toujours beaucoup aimé, me dit-il d'un air satisfait & content; Pour vous en donner aujourd'hui des preuves, puisque vous allez à Rome, je veux vous y procurer tous les agréments que je pourrai. J'ai pour amis dans cette Cour plusieurs Cardinaux, & autres personnages d'un très grand mérite, & qui y tiennent les premiers rangs. Je vous donnerai pour eux des Lettres de recommandation, qui ne vous seront pas inutiles. Je vous les expédierai demain, après quoi nous irons voir ensemble les curiosités de notre Ville. Quoiqu'elle soit aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur, on y voit cependant encore des choses qui méritent l'attention & la curiosité des Voyageurs. Vous leur devez une Visite; car je

je ne vous fais pas l'injustice de vous mettre au rang de ces espèces de coureurs de país, qui se contentent de parcourir, tout au plus, les rues des Villes par lesquelles ils passent, & qui reviennent, ordinairement, de leurs Voyages, beaucoup moins instruits que les Postillons qui les ont conduits. L'homme d'esprit, quand il voyage, ne laisse rien échaper de ce qui peut être digne de sa curiosité, & il n'y a guère de Ville, un peu considérable, qui ne lui fournisse de quoi la satisfaire. Puisque vous allez en Italie, poursuivit-il, vous devez votre première Visite à notre Ville, dont la conquête coûta autre-fois bien de la peine au grand *Jules César*, & dont les anciens habitants se sont immortalisés, dans les siècles passés, par les Colonies qu'ils ont établies dans ce país-là, & par la fondation de plusieurs Villes, auxquelles ils donnèrent leur nom, qu'elles portent encore. Telles sont les Villes de *Sieme*, de *Sinigaglia*, & plusieurs autres. D'un autre côté, comme la plupart de ceux qui font le Voyage d'Italie, y vont principalement pour voir ces Monuments Antiques de la grandeur Romaine, qui ont bravé l'injure des tems, vous trouverez ici de quoi commencer cette curieuse & savante recherche; car si nos anciens *Sénois* ont laissé en Italie des monuments encore subsistants de leur établissement dans ce país-là, nous en avons, de même, ici du séjour qu'y ont fait autre-fois les Romains; & c'est ce que je me propose de vous faire voir demain.

AUTANT que la politesse de G. . . . m'auroit fait de plaisir dans toute autre conjoncture, autant me fut-elle alors désagréable. Mon cœur, qui étoit déjà à Ti. . . ville, dont je comptois prendre la route le lendemain de grand matin, souffroit extraordinairement du retardement que le Prélat apportoit, sans le savoir, à ce Voyage. Comme il y auroit eu de l'impolitesse à ne pas répondre à ses

pressantes civilités, je me vis obligé de passer encore un jour à Sens. J'en employai la matinée à visiter la Ville qui ne me parut rien moins que digne des magnifiques éloges que Monsieur de G. . . . m'en avoit fait. Je ne pus cependant lui refuser le titre d'Antique, qui ne se manifeste que trop par la petitesse de ses rues, par la vétusté & la caducité même d'un grand nombre de ses maisons, lesquelles tombent presque en ruine. Sa vaste étendue ne la rend pas plus recommandable, étant si peu peuplée, que l'herbe croit dans la plûpart de ses rues, ce qui lui donne plus l'air d'un grand Village que d'une Métropole.

A cette vûe je ne pus m'empêcher de faire quelques réflexions sur l'instabilité des choses de ce monde, & sur la puérile vanité de ces ambitieux ennemis du genre humain, qu'on a décorés, & qu'on décore tous les jours du beau nom de Conquéranrs. Voilà, me dis-je, un grand Squelette de Ville, dont la deffense & la prise ont autrefois coûté la vie à bien des milliers d'hommes! Voilà donc le digne objet & le prix de la conquête du premier & du plus grand des *Césars*, conquête qu'il a lui-même exaltée comme le plus grand de ses Triomphes! Aujourd'hui le plus ignorant & le plus poltron de nos Officiers de Milices, qui se présenteroit devant cette Place, s'en feroit apporter les clés, sans coup férir! Et voilà quel fera, dans quelques siècles, le sort de nos Villes fortes, & qui passent aujourd'hui pour imprénables, dont la prise enorgueillit si fort les Héros de nos jours! A l'Artillerie, dont le feu infernal fait aujourd'hui plus des deux tiers de leurs conquêtes & de leur bravoure, succédera, peut-être dans la suite, quelque autre invention, encore plus Diabolique, qui fera regarder leur Héroïsme comme une pure sottise, & mettra les Villes, dont la prise les bouffit au-

aujourd'hui d'Orgueil, au rang de celle de Sens, & de plusieurs centaines d'autres aussi fameuses autre-fois, qu'elles sont aujourd'hui méprisées de nos gens de guerre, qui seroient très fâchés de leur faire l'honneur de s'arrêter devant elles. Voilà néanmoins ce que la folie des hommes regarde comme le plus grand degré de gloire auquel un Général, un Prince, un Monarque puissent parvenir ! N'est-elle pas bien fondée ; ne mérite-t-elle pas bien qu'on lui sacrifie, comme l'on fait, des centaines de milliers d'hommes ? mais je reviens chez mon Archevêque.

IL étoit dans son cabinet, où l'on me fit entrer. Je le trouvai qu'il achevoit d'expédier les Lettres qu'il m'avoit promises la Veille. Il me les remit, en me disant qu'elles me seroient d'une grande utilité. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien est triste la situation d'un étranger dans la plus grande Ville, lorsqu'il se trouve sans ce secours. La plus belle, la plus agréable, la plus charmante nous étale envain tous ses attraits. Ils ne nous frappent que foiblement, si nous n'avons pas auprès de nous quelqu'un, qui nous en fasse connoître tout le prix & toute la beauté. C'est une vérité dont vous avez pu vous convaincre par l'exemple d'une infinité d'étrangers qui viennent à Paris, & qui ne s'en retournent pas dans leur pays, aussi contents de cette Ville qu'ils s'étoient flattés de l'être en y arrivant. Ce n'est pas que cette Ville ne renferme dans son sein, & dans ses environs, des beautés & des agréments dans tous les genres. Mais c'est une espèce de Labyrinthe dans lequel il faut qu'un Voyageur les cherche, & il a besoin pour cela d'un conducteur qui les lui indique, & qui lui en fasse remarquer tout le mérite. Rome, beaucoup moins brillante que Paris, n'a rien qui frappe d'abord un étranger accoutumé au fracas, au mouvement perpétuel, au faste & au Luxe de cette dernière Ville.

le.

le. Il croit voir, en y entrant, une espèce de grand Cloître habité par des Prêtres & des Moines de toutes les couleurs, occupés les uns & les autres d'affaires qui ne demandent pas beaucoup de mouvement. D'ailleurs la modeste & louable simplicité du Souverain Pontife, qui y règne actuellement, & qui a banni de sa Cour tout ce qui peut sentir le Faîte & le Luxe, donne aujourd'hui à cette Ville, autre-fois la Maîtresse du monde, un air qui ne plaît pas beaucoup à nos François, qui s'attendent à toute autre chose. Là ils ne trouvent, ni Bals, ni Mascarades, ni Comédies, ni Opéra; point de ces Assemblées bruyantes, point de ces Parties de plaisir, point de ces Cercles, dans lesquels la bagatelle, la médifance, & l'Amour, qui sont si fort du goût de nos compatriotes, tiennent alternativement leurs séances; point de ces Réjouissances, ni de ces Fêtes brillantes que donnent si fréquemment à Paris les Ministres de toutes les Cours de l'Europe, qui s'efforcent, en ces rencontres, de l'emporter par leur magnificence, les uns sur les autres. A Rome, sur-tout sous le Pontife régnant, tout respire la modestie & la simplicité. Si le Luxe y paroît quelque-fois, il est en quelque façon, sanctifié par l'usage que l'on en fait, je veux dire par la Religion qui étale, à certains jours, sur ses Autels, autant de magnificence & de richesses qu'on en voit dans les Cour des plus grands Rois.

M A I S si cette grande Ville n'a point le turbulent éclat qu'on voit dans beaucoup d'autres, elle a des plaisirs & des beautés d'une autre nature, auxquelles une personne qui a de l'esprit & du goût, n'est pas moins sensible. Outre qu'elle renferme dans son sein tout ce que les Beaux-Arts ont jamais produit de plus parfait, c'est-là que la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, tant anciennes que modernes, étalent à l'envi leurs plus beaux
Chef-

Chef-d'œuvres, qui méritent & attirent l'attention de tous les Curieux de l'Univers. Dans ces superbes Ouvrages, dont quelques-uns, encore entiers, ont bravé les injures & la fureur du tems qui détruit tout, & dans les précieux restes des autres, on voit des Monuments qui, après deux mille ans & plus de durée, font en quelque façon revivre les grands hommes par qui, ou en l'honneur de qui ils ont été élevés, & qui nous instruisent de leur Histoire. A cette conversation muète succède celle des Savants de toutes les espèces, qui sont en grand nombre dans cette Ville, & qui ne laissent rien à désirer aux étrangers curieux de s'instruire. C'est à ces derniers que je vous adresse; & je suis persuadé que vous en ferez très content. Je les ai vû, pour la plûpart, à Paris, où une louable curiosité les avoit attirés, & où je leur ai rendu tous les services qu'on doit aux gens de mérite. J'ai toujours entretenu, depuis, avec eux un commerce de lettres, dont je suis très satisfait. J'espère que vous le ferez encore plus de leurs personnes. Quoique la plûpart soient Ecclésiastiques, vous ne devez pas croire qu'ils soient pour cela ennemis des plaisirs. Ils vous procureront tous ceux que l'honneur peut permettre; & je suis persuadé que vous n'en prenez point d'autres. Je sai l'excellente éducation que vos Parents vous ont donnée, & vous en avez trop bien profité pour en perdre jamais le fruit. Le Voyage qu'ils vous font faire, & qui seroit fort dangereux pour tout autre, principalement le faisant seul, ne fera que lui donner un nouveau lustre. Sur-tout, point d'Amourettes, ajouta-t-il en souriant; elles sont sujettes à de tristes & de fâcheux accidents dans le país où vous allez, & les Pères, ainsi que les Maris, n'entendent pas raillerie, comme chez nous, sur cet article. Si le Prélat avoit pu lire dans mon cœur, il se seroit sûrement dispensé de

me prévenir sur ce dernier point. En effet il étoit trop possédé de l'Amour de ma charmante Emilie, pour qu'aucune autre personne de son Sexe pût y trouver place. Je le remerciai néanmoins & de ses bonnes recommandations & de ses bons avis, & lui promis de faire usage de l'un & de l'autre.

UN Laquais étant venu l'avertir qu'on avoit servi, nous descendimes ensemble pour nous mettre à table. Comme j'étois attendu, le diner fut encore beaucoup plus magnifique que n'avoit été le souper de la veille. La profusion, la délicatesse, & la propreté y régnoient. Pour que la Compagnie fût assortie à la magnificence du festin, le Prélat y avoit fait inviter quelques-uns des principaux de la Ville, & les membres les plus distingués de son Chapitre. La séance que nous fimes à table fut assez longue. Peut-être l'auroit-elle été davantage si l'Archevêque ne se fût ressouvenu qu'il m'avoit promis, la veille, de me faire voir les curiosités de sa Ville. Lui ayant dit que j'avois employé toute la matinée à la parcourir: Et nos Antiquités Romaines reprit-il; leur avez vous fait l'honneur de les visiter? Lui ayant répondu que non: Hé-bien, poursuivit-il, nous allons les visiter ensemble. Ce fera pour vous, lorsque vous verrez celles de l'ancienne Capitale de l'Univers où vous allez, une occasion de vous ressouvenir de moi. Nous montâmes aussi-tôt en carosse, & allâmes à quelque distance de la Ville, visiter ces précieuses reliques de l'Antiquité. Elles consistent dans quelques restes d'anciens Edifices que l'on dit que *Jules César*, le premier des Empereurs Romains, y fit bâtir, lorsqu'il fit la conquête de ce pais. Le Prélat me fit remarquer, comme une grande rareté, sur le rivage de la rivière d'*Tone*, une Maison sur la porte de laquelle on lisoit cette inscription Latine, *Carcer Cesaris*. L'édifice répondoit parfaitement à cette in-

inscription, & avoit l'air d'une véritable prison, auprès de laquelle celle du *Petit Châtelet* de Paris, qu'on dit avoir autrefois été le Palais de l'Empereur *Julien*, surnommé *l'Apostat*, lorsqu'il n'étoit encore que Gouverneur des Gaules, pourroit passer pour un Louvre. Le Prélat néanmoins me parut si enchanté de ce vieux cachot, qu'il n'auroit pas tenu à lui que, pour le conserver à la postérité, on le revetit, comme la Miraculeuse *Sancta Casa* de Lorette, d'un autre bâtiment de la plus superbe Architecture.

NOTRE visite achevée, nous revinmes au Palais Archi-Episcopal où il voulut me retenir encore à souper; mais je m'en dispensai sur la nécessité où j'étois de partir le lendemain de grand matin. Je n'attendis pas le jour pour exécuter la résolution que j'avois prise de me rendre *incognito* auprès de ma chère Maitresse, afin de prendre congé d'elle. Je partis la nuit même, & fis une si grande diligence, que j'arrivai le lendemain au soir à la Terre de mon Oncle.

JE n'étois pas à cinq cents pas du Château, & j'entrais dans une des Avenues qui y conduit, lorsque j'entendis, à quelque distance de ma chaise, un Cliquetis d'épées, & la voix d'une personne qui se deffendant avec beaucoup de courage, reprochoit à ses agresseurs leur infame lâcheté, l'obscurité de la nuit, qui commençoit à tomber, & que les arbres redoubloient encore, m'empêcha de discerner ce que ce pouvoit être; mais la pitié que j'ai toujours eu pour les malheureux, jointe à un certain pressentiment que j'eus alors, me fit tourner sur le champ du côté où j'avois entendu le bruit & cette voix qui ne m'étoit point inconnue. Arrivé près du champ de bataille, j'aperçus trois scélérats, qui pressoient vivement un jeune Cavalier qui me parut être aux abois. Ils l'auroient, sans doute sacrifié à leur lâche brutalité, si son courage, son

adresse à manier l'épée, & un gros arbre contre lequel il s'étoit adossé, ne lui eussent fourni les moyens de deffendre long-tems sa vie dans un combat si inégal. Il étoit sur le point de la perdre, tant la fatigue l'avoit épuisé, lorsque le Ciel me conduisit à son secours.

AUSSI-TÔT que je l'apperçus, je sautai de ma chaise, & courus, l'épée à la main, vers ses assassins que j'accablai de mille reproches. Ils ne firent aucune impression sur ces misérables qui, redoublant leurs efforts contre le jeune Cavalier, lui portèrent un coup qui le renversa presque à mes pieds. Je les crus mort, ce qui me mit dans une espèce de fureur dont je ne fus pas le maître. Sans considérer le péril auquel je m'exposois, je fondis avec impétuosité sur son assassin, qui eut le bonheur & l'adresse de parer le coup. Je lui en portai un second qui le blessa au bras & le mit hors de combat. Les autres ayant pris sa place, & étant venus fondre tous les deux à la fois sur moi, ils m'auroient fait périr infailliblement, si Laval (c'est le nom de mon Postillon) attiré par le péril où il prévit, que je devois être, ne fût accouru à mon secours. Un coup de pistolet qu'il tira en l'air déconcerta un peu les assassillants, qui commencèrent à reculer. Il en tira un second dont il fracassa l'épaule d'un de ces malheureux. Le troisième, ne se trouvant plus alors en état de nous tenir tête, s'enfuit à toutes jambes. Il fut aussi-tôt suivi par ses deux compagnons qui, quoique blessés, eurent néanmoins assez de force & de bonheur pour échaper à la mort qui les menaçoit, & qu'ils méritoient.

LAVAL vouloit que nous les poursuivissions, pour les sacrifier à notre vengeance. Nous en serions venus aisément à bout, car outre mon épée, & un grand coute-las dont il étoit armé, il lui restoit encore deux Pistolets de poche, sans lesquels il ne se mettoit jamais en route. Je
Pen

Pen empêchai, & lui representai que, puisque l'humanité nous avoit fait prendre la deffense d'un infortuné, qui étoit tombé entre leurs mains, comme nous les avons mis hors d'état de nous nuire, il valoit beaucoup mieux voir promptement si nous pouvions encore lui donner du secours. Je vins aussi-tôt vers l'endroit où j'avois vu tomber ce Cavalier. L'obscurité ne me permit par de discerner les traits de son visage. Tout ce que je pus connoître à son habillement, & à la finesse de son linge, c'est que ce devoit être un homme d'un certain rang. Comme il ne me donnoit aucun signe de vie, je crus que le dernier coup que ses assassins lui avoient porté, avoit été celui de la mort. Pour m'en éclaircir, je lui pris le bras & lui tâtai le poux. Il l'avoit si foible, que je le crus mortellement blessé. Je lui portai aussi-tôt la main sur la poitrine où je ne trouvai aucune blessure; mais l'ayant portée, un peu plus bas, je la retirai toute teinte du sang qu'il perdoit en abondance. Pour l'arrêter, & refermer la blessure, en attendant que nous pussions faire mieux, Laval me donna sa cravate à laquelle je joignis mon mouchoir. Ayant ainsi bandé la blessure, il alla chercher à quelques pas de-là, ma chaise, dont il avoit lié les Chevaux à un arbre, & sur laquelle nous mêmes le moribond, après quoi nous prîmes la route du Château de mon Oncle.

Si l'on fut étonné de m'y voir arriver avec un homme mourant que je tenois entre mes bras, je le fus encore bien plus moi-même lorsque, dans ce moribond, je reconnus le jeune Marquis de Ti. . . ville. A ce triste Spectacle je fus sur le point de m'évanouir; mais quelques gouttes d'eau de Melisse qu'on me donna, me remirent en état de donner au Frère de ma tendre Amante tous les secours dont il avoit besoin. Mon premier soin fut d'envoyer sur le champ un des Domestiques du Château chercher à Rouen,

dont nous n'étions éloignés que de quelques lieues, un des plus habiles Chirurgiens, avec ordre de faire la plus grande diligence. En attendant qu'il vînt, je fis porter dans mon lit le jeune Marquis, dont le triste état m'attendrit jusqu'aux larmes. Un Cordial que je lui fis prendre, lui ayant rendu la connoissance, il ouvrit les yeux & les tournant vers moi, sa surprise fut égale à celle où j'avois été un moment auparavant, lorsqu'il me vit à ses côtés le visage tout baigné de pleurs. Revenu de son étonnement, il voulut se lever pour m'embrasser, & me témoigner sa reconnoissance; mais outre qu'il n'en avoit pas la force, je l'en empêchai. Alors colant mon visage sur le sien que j'arofai de mes larmes, je lui exprimai par mes soupirs & par mes sanglots combien j'étois sensible au funeste accident qui venoit de lui arriver. Grand Dieu! que les mouvements de deux cœurs qui s'aiment, sont expressifs! Qu'ils sont tendres & délicieux! Celui du Marquis & le mien, confondus l'un avec l'autre, goûtoient un plaisir inconnu à la plupart des hommes, parce qu'il y en a très peu qui s'aiment sincèrement. Nous restâmes dans cette attitude touchante pendant quelque tems, après quoi il voulut me raconter sa funeste aventure; mais ayant reconnu à sa voix qu'il étoit extrêmement foible, je le priai de remettre ce récit au lendemain, & de me permettre de lui donner tous les secours qu'il pouvoit espérer du plus tendre & du plus sincère ami qu'il eût dans le monde. Je ne l'éprouve que trop, mon cher Comte, reprit-il en soupirant. Ce qui me fait le plus de peine, c'est que, si je reviens du péril dont vous m'avez en partie délivré, je ne pourrai jamais vous exprimer assez l'obligation que je vous en ai. Cependant, pour suivit-il, ajoutez encore une grace à celles que vous avez déjà bien voulu me faire. C'est d'épargner à ma chère Sœur les inquiétudes mortelles que ce funeste accident pourroit
lui

lui causer, lorsqu'elle ne me verra point revenir ce soir au Château. Vous avez le cœur trop tendre, & trop d'esprit, pour qu'il soit nécessaire de vous dire comment vous devez vous y prendre pour ne la point allarmer. Je lui répondis qu'il devoit-êtré tranquille sur cela, & que j'y avois déjà pourvû. En effet une de mes premières attentions, en arrivant, avoit été de recommander le secret à tous les gens de la maison, & de dépêcher Laval vers Mademoiselle de Ti. . . . ville, pour lui dire que j'avois retenu son Frère ce soir-là, & peut-êtré pour quelques jours. Comme la chose étoit assez ordinaire du vivant du feu Marquis, j'avois pris cette précaution pour épargner à cette chère moitié de ma vie des allarmes capables de la désespérer. Le jeune Marquis m'en fit des remerciemens, dont il auroit pû se dispenser, s'il avoit pû lire dans le fonds de mon cœur. Cette attention de sa part pour son aimable Sœur me fit un plaisir infini. Je jugeai par-là qu'il avoit pour elle des sentimens d'amitié & de tendresse, qui ne sont pas des plus communs dans cette Province, pour les raisons que j'ai dit ailleurs. J'en tirai un bon augure pour mon Amour; & l'évènement vérifia bientôt mes conjectures.

CEPENDANT le Chirurgien que j'avois envoyé chercher, arriva. Ayant visité la blessure du Marquis, il nous rendit la vie à l'un & à l'autre, en nous assurant que non seulement elle n'étoit point mortelle, mais qu'il ne s'en ressentiroit pas même dans quelques jours. Il lui mit le premier appareil, & nous le retinmes jusqu'au lendemain. J'aurois voulu qu'il ne nous eût point quitté jusqu'à son parfait rétablissement; mais le grand nombre de malades qu'il avoit à Rouen, & qui ne lui permettoient pas de s'en éloigner plus long-tems, joint aux nouvelles assurances qu'il nous donna, qu'il n'y avoit pas le moindre péril à craindre, fit que nous ne le retinmes pas davantage. Je ne le lais-

fai

fai néanmoins partir qu'après lui avoir fait promettre qu'il viendrait tous les jours voir le Marquis, à quoi il fut très exact.

QUELQUE empressement que j'eusse de voir l'aimable Emilie, l'amitié cependant l'emporta, en cette rencontre, sur l'Amour; & malgré les assurances du Chirurgien, je ne voulus point quitter d'un moment le Marquis jusqu'à ce que je fusse convaincu par moi-même, qu'il n'y avoit effectivement rien à craindre de sa blessure. Dès que j'en fus assuré par mes propres yeux, tout mon cœur se porta aussi-tôt vers son adorable Sœur, & je ne pus résister plus long-tems au désir que j'avois de la voir. J'en demandai la permission à son Frère. Pour lui cacher le véritable motif de ma Visite, je pris pour prétexte l'inquiétude où elle pourroit être, si elle étoit plus long-tems sans recevoir de ses Nouvelles, que je ne serois pas fâché de lui porter moi-même, s'il vouloit bien m'accorder cette faveur: Cette faveur, reprit-il en souriant! Hé, mon cher & tendre ami, continua-t-il, après tout ce que vous avez fait pour moi, est-il quelque chose au monde que je vous puisse refuser? Je vous dois la vie; comptez que, tant que j'en jouirai, je me ferai toujours un devoir d'aller au devant de tout ce que je croirai, qui pourra vous faire le moindre plaisir. Cependant comme ma chère Sœur pourroit s'alarmer en ne me voyant point avec vous, je suis d'avis de lui marquer par un billet, dont vous voudrez bien être le porteur, qu'une affaire très pressante m'ayant contraint de partir sur le champ pour Rouen, où je serai peut-être obligé de passer quelques jours, je la prie ne se point inquiéter de mon absence, pendant laquelle vous voudrez bien lui tenir compagnie. On ne pouvoit flatter mon cœur par un endroit plus sensible: aussi approuvai-je fort l'ingénieux stratagême du Marquis.

IL n'eut pas plutôt écrit son billet, que je partis pour me rendre auprès de ma chère Amante. L'Amour me prêta ses ailes pour voler vers cet autre moi-même. Je la trouvai dans un déshabillé qui, quoique lugubre, relevoit encore la blancheur & l'éclat de son teint. J'en fus si vivement frappé, que m'étant approché d'elle pour lui présenter le billet de son Frère & lui faire mon compliment de condoléance, ma langue & ma bouche me refusèrent leur ministère. Soit qu'elle ne s'attendît point à ma visite, soit qu'elle fût étonnée de ne point voir le Marquis avec moi, soit enfin que l'Amour eût fait sur elle la même impression que sur moi, elle demeura interdite pendant quelques moments. Enfin ayant jetté sur moi un de ces regards tendres qui échappent aux Amants passionnés, sans même qu'ils y pensent, ses beaux yeux laissèrent couler quelques larmes, qui furent occasionnées par des mouvements confus de douleur & de joye, qu'elle sentit dans le même instant. C'est ce qu'elle me témoigna quelques moments après, lorsqu'étant entrés en conversation, je lui rappelai les plaisirs innocents que l'Amour nous avoit fait goûter ensemble les années précédentes, & ceux qu'il nous préparoit lorsque la mort inopinée du Marquis étoit venue les traverser. Nous allions être pour jamais heureux, lui dis-je! L'Hymen alloit combler nos Vœux, & m'assûroit la possession de votre adorable personne! Hélas, que mon sort a bien changé de face depuis ce tems! Il ne me reste plus que des espérances, dont j'ignore qu'elles feront les suites. N'importe, elles me feront toujours infiniment précieuses, tant que je pourrai me flatter que je règne dans votre cœur. Peut-être le Tems qui opère les plus grands changements, ramenera-t-il les choses au point où elles étoient. Je l'attendrai avec patience, pourvû que ce même tems, qui détruit tout, me conserve dans votre cœur

P

la

place que vous avez bien voulu m'y donner, & que mon ardent amour m'y a justement acquise.

QUEL tems prenez-vous, me répondit-elle en soupirant, pour m'entretenir de votre passion! Plongée dans la plus profonde douleur, dont vous n'ignorez pas la juste cause, suis-je en état d'être sensible à toute autre chose! La mort d'un Père tendrement aimé, & que je pleure encore tous les jours, ne laisse presque point à mon cœur d'autres sentimens que ceux de la tristesse. Elle m'a enlevé un des plus chers objets que j'eusse dans le monde. Quand je n'aurois pas cette solide raison pour le regretter, vous n'ignorez pas le changement que cette mort a fait dans mon état & dans ma fortune. S'il n'avoit pas seul tout mon cœur, & si, de son vivant, vous le partagiez avec lui, c'étoit de son consentement & de son aveu. Comme le plus ardent de ses desirs étoit de me voir heureuse, dans la persuasion où il étoit que je ne pouvois manquer de l'être avec vous, il étoit presque aussi content que nous de l'amour qu'il voyoit que nous avions pris l'un pour l'autre. Mais pouvons-nous nous flatter aujourd'hui du même bonheur? Dans la dépendance où je me trouve actuellement, puis-je compter qu'un Frère, qui tient mon sort entre ses mains, aura pour moi les mêmes bontés, & voudra bien sacrifier à la félicité de sa Sœur une partie de sa fortune? vous savez la coutume & la loi de notre Province. Elles ne nous laissent pas même la liberté de disposer de notre cœur. Si le mien continue de vous aimer, comme je ne sens que trop que son penchant l'y entraîne, qui m'assurera que ce Frère verra ma passion pour vous du même œil que mon Père? S'il ne l'agrée pas, s'il s'y oppose, à quels chagrins affreux, à quel mortel désespoir ne ferai je pas alors exposé? Je vous aimerai, je vous adorerai; & toute ma passion, tout mon amour, n'aboutiront peut-être qu'à aller pleurer
au

fonds d'un Cloître, pendant toute ma vie, & le Père & l'Amant que le même coup de la Parque m'aura enlevés. Triste & cruelle destinée! Coup fatal, qui mettra peut-être dans le même Tombeau les trois personnes du monde, qui se sont le plus tendrement aimées; car je ne doute point que cette triste séparation ne fit sur vous le même effet qu'elle feroit sur moi. Non, votre cœur, dont je connois toute la tendresse, ne pourroit y résister. La constance dont il se pique, la vivacité & la pureté de vos sentiments, ne me permettent pas de penser que vous soyez du nombre de ces prétendus Amants, qui se consolent bientôt auprès d'une autre de la perte qu'ils ont fait d'une Maîtresse. Par-là jugez, mon cher Comte, ajoûta-t-elle en soupirant, du péril auquel notre amour se trouve exposé, & de ce qu'il a à craindre.

RIEN, ma chère Emilie, lui répliquai-je, si vous continuez à m'aimer, comme je vous adore. Vous le savez, l'Amour surmonte les plus grands Obstacles. Au reste je me flatte que vous retrouverez dans le Marquis un second Père, qui se fera un plaisir de concourir à notre félicité. Je n'ai pas l'honneur de le connoître encore à fonds, mais à en juger par les sentiments que je lui ai vus jusqu'ici, je le crois bien éloigné d'être infecté de cette avarice, qui allarme votre amour. Après tout, quand il suivroit avec vous la loi de votre Province à la rigueur, pensez-vous que ce fût un Obstacle capable d'empêcher notre union? Puisse mon amour n'en point rencontrer d'autres! Il est trop pur pour être souillé par des sentiments aussi bas, que le sont ceux de l'intérêt. C'est uniquement à votre cœur, c'est à la possession de votre chère & aimable personne qu'il aspire. Tout le reste n'est pas pour lui d'un prix qui mérite la moindre de ses attentions; & mon amour ne vous le pardonneroit jamais, si vous me soupçonniez seulement d'une pareille lâcheté.

Je remarquai que ces dernières paroles, que je prononçai avec toute la vivacité d'un Amant passionné, firent un sensible plaisir à la charmante Emilie. Elle me demanda, avec un empressement mêlé de joye, si je connoissois le caractère de son Frère, & si je croyois qu'il ne s'opposeroit point à notre amour. Hé quelles raisons, lui dis-je auroit-il pour le faire? Les motifs qui l'avoient fait approuver par Monsieur votre Père, sont encore aujourd'hui les mêmes; & comme il est sa vivante image, je ne doute point que nous ne retrouvions en lui le même fonds de bonté. Je crois déjà m'en être apperçu rapport à moi, & je me persuade que de vôtre coté vous n'avez point jusqu'à présent eu sujet de vous plaindre de lui. De me plaindre, reprit avec vivacité Mademoiselle de Tr. . . ville! Hélas! bien au contraire, je n'ai que des louanges à lui donner! Je vois avec plaisir qu'il fait tout ce qu'il peut pour tâcher de me faire oublier la perte, que nous avons faite l'un & l'autre; mais il n'est qu'un moyen pour y réussir, & je tremble, à vous parler franchement, qu'il ne veuille pas pousser la complaisance jusques à ce point.

UNE prompte rougeur, qui se répandit sur son Visage en prononçant ces dernières paroles, me fit aussi-tôt sentir toute la force de ce qu'elle venoit de me dire. Je me jettai à ses pieds pour la remercier de ses bontés, & la prier d'y vouloir bien toujours persister. Elle me releva en me présentant sa belle main, que je baisai respectueusement. Alors changeant de conversation, elle se plaignit de ce que son Frère n'étoit pas venu avec moi s'aquitter de la commission dont il m'avoit chargé, ajoutant qu'elle auroit été bien aise de recevoir de lui quelques ordres au sujet de quelques petites affaires, qui étoient survenues dans son Domestique pendant son absence. A cela je répondis que la chose lui avoit été impossible, que j'espérois qu'elle ne se-
roit

roit pas long-tems fans le revoir; qu'en attendant, si elle avoit quelque chose de pressé à lui faire savoir, elle pouvoit l'en informer par Lettres, & que je me chargeois de les lui faire tenir. Elle agréa ma Politesse, dont le principal but étoit de me procurer de nouveaux prétextes pour les autres visites que je comptois lui rendre. Etant donc entrée dans son cabinet, elle lui écrivit une Lettre dont je me chargeai de lui apporter moi-même la réponse. Hélas! je ne m'attendois pas que cette commission, qui me faisoit tant de plaisir, me dût être aussi douloureuse qu'elle le fut.

DE retour au logis je remis au Marquis la Lettre de sa Sœur, dont il me demanda des Nouvelles avec un empressement qui me fit beaucoup de plaisir. Ne s'est-elle point aperçue, me dit-il, des petites ruses que nous avons employées pour la tromper? Personne n'a-t-il eu l'indiscretion de lui apprendre le fâcheux accident qui me sépare d'elle? Je connois sa sensibilité pour moi; Hélas! elle seroit morte de douleur, si elle m'avoit vû arriver chez nous dans le triste état où j'étois, lorsque vous avez eû l'amitié & l'attention de me faire transporter ici. J'en aurois moi-même été au désespoir; car outre les liens du sang qui m'attachent à elle, sa vertu & sa sagesse me la rendent extrêmement chère. Enchanté de lui entendre ainsi faire l'éloge de celle que j'adorois, je saisis cette occasion de sonder un peu ses sentiments pour cette aimable Sœur. Je n'eus pas sujet de me repentir de ma curiosité. Par tout ce qu'il m'en dit, je reconnus qu'il avoit pour elle une affection & une tendresse paternelle; ce qui ranima toutes mes espérances. Croiriez-vous, mon cher Comte, poursuivit-il, que c'est cette même vertu & cette sagesse qui ont occasionné le fâcheux accident, où je serois infailliblement péri sans vous? C'est ce que je vous promis, l'autre jour, de vous raconter. L'état où je me trouve me permet de le faire aujourd'hui, sans craindre de

m'incommoder. Ecoutez le recit de la plus grande lâcheté qui se soit peut-être jamais faite dans le monde, & apprenez par-là de quels excès les personnes les plus nobles sont capables, lorsque la noblesse de leurs sentimens ne repond pas à celle de leur naissance.

DANS les différens Voyages que vous êtes venu faire à la terre de Monsieur votre Oncle, il n'est pas à présumer que vous n'avez point entendu parler du jeune Comte de C. . . . C'est un Cavalier, environ de notre âge & Seigneur d'une très belle terre, qui n'est qu'à deux lieues de celle-ci. Né de Parents illustres, auxquels il ne ressemble guère, il feroit, sans doute, à souhaiter pour eux que cette espèce de Monstre n'eût jamais vû le jour. En effet parce que je vai vous raconter, vous verrez qu'il n'a aucun de ces sentimens qui caractérisent la véritable noblesse, & sans lesquels elle n'est qu'une pure & ridicule Chimère. Un Frère aîné, qui avoit hérité, selon la coutume, de tous les biens de son Père, ne lui avoit laissé d'abord d'autre ressource pour subsister avec quelque honneur dans le monde, que le parti des Armes. Dans cette vûe ses Parents le firent recevoir dans le corps des Mousquetaires, Ecole excellente pour le Militaire, mais que l'on peut appeller aussi l'Ecole du Libertinage & de la Débauche. Si vous en exceptez sa dextérité à manier l'épée, j'ignore si le Comte a fait de grands progrès dans la science des armes; mais ce que je puis bien assurer, c'est qu'il n'est jamais sorti de cette école de plus grand débauché. La plus sale crapule, un goût décidé pour les plus infâmes débauches, une prodigalité qui lui a fait dissiper, en moins de deux ans, plus de la moitié de son bien; voilà en racourci le portrait du Comte de C. . . . devenu l'aîné de sa famille par la mort prématurée de son Frère qui n'a point laissé d'Enfans, ses Parents lui firent quitter le service, & le rappellèrent dans sa terre, où

où il fixa son séjour. Il y apporta tous ses vices dont il a infecté tous les Villages des environs, n'y en ayant presque aucun où il n'ait laissé des traces & des monuments vivants de son Libertinage. Pour le tirer de cet infame train de vie, qui le menacoit d'une ruine totale, sa Famille ne trouva point d'autre moyen de lui conserver ce qui lui restoit de bien, que de le marier au plutôt, dans la persuasion que cet engagement le retireroit du Vice. Mais malheureusement pour ses Parents, la vie scandaleuse du Comte l'avoit tellement décrié chez tous les honnêtes gens, qu'ils ne vouloient pas même en entendre parler.

UN de ses Oncles, grand ami de feu mon Père, crut qu'en considération de leur amitié, il le pourroit résoudre à lui laisser épouser ma Sœur. Prenant donc l'occasion d'une grande chasse que mon Père donna aux Gentils-hommes du voisinage, quelques mois avant son départ pour Paris, il vint au Château avec son Neveu, sans paroître avoir d'autre dessein que de prendre part à cette partie de plaisir. Le hazard, ou pour parler plus juste, le malheur voulut que ma Sœur se trouva auprès de mon Père, au moment qu'ils y entrèrent. Le Comte ne l'eut pas plutôt vüe, que frappé de sa beauté, il en devint eperdument amoureux. Il témoigna à son Oncle la forte impression qu'elle avoit faite sur son cœur, & le pria instamment de vouloir bien lui obtenir la permission de venir fréquemment l'assûrer de ses civilités. Celui ci se hazarda de faire cette demande; mais toute la réponse qu'il reçut de mon Père, fut, qu'il le prioit lui-même, non seulement de ne ramener jamais son Neveu dans sa maison, mais de lui signifier encore qu'il se gardât bien d'y mettre jamais les pieds, s'il ne vouloit pas s'exposer à quelque affront; que comme il n'ignoroit pas la vie qu'il menoit, il ne prétendoit pas que ni sa Maison ni sa Fille fussent déshonorées par la fré-

fréquentation d'un pareil Débauché; enfin que ce ne feroit qu'à cette condition qu'ils resteroient amis. Mon Père étoit homme de résolution. Son ami, qui le connoissoit sur ce pied-là, ne douta point qu'il ne le fît comme il venoit de le lui dire; c'est pourquoi il avertit son Neveu de ne pas pousser la chose plus loin, attendu qu'il n'y avoit rien à faire pour lui de ce côté-là.

CETTE déclaration ne fit qu'irriter l'amour du Comte; mais par une singularité des plus inconcevables, & qui montre jusqu'où va la corruption de son cœur, & la dépravation de ses mœurs, cette nouvelle passion ne l'empêcha point de continuer ses débauches. Peut-être étoit-ce pour faire une espèce de diversion à son Amour. Quoiqu'il en soit, tant que mon Père vécut, il n'ôsa pas aller contre ses Ordres, qu'il lui avoit fait notifier par la bouche de son Oncle. Mais il n'eut pas plutôt appris sa mort, & mon Voyage à Paris, que sa passion se trouvant beaucoup moins gênée par ce double incident, il s'imagina qu'il pouvoit la faire éclater aux yeux de ma Sœur, & se hasarder de lui en faire la déclaration. C'étoit assurément bien prendre son tems, & faire voir qu'il étoit fort versé dans les usages du monde. Je vous laisse à penser, mon cher Comte, si elle fut étonnée de recevoir une pareille visite, & plus encore pour un semblable sujet. Elle la reçut comme elle le devoit, c'est-à-dire, d'une manière à lui faire perdre l'envie de lui en rendre à l'avenir de semblables. Il revint néanmoins la voir une fois. Il en fut encore plus mal reçu; mais comme ma Sœur le vit déterminé à continuer ses poursuites, elle écrivit à son Oncle, le priant de lui défendre une fréquentation très mescéante à tous égards, surtout dans les tristes circonstances où elle se trouvoit. Les représentations de l'Oncle n'ayant rien opéré sur le Neveu, elle m'écrivit à Paris où j'étois, pour m'informer de ce
qui

qui se passoit, me priant de la venir délivrer au plutôt des poursuites de cet infâme, dont la fréquentation déshonoroit notre maison. Je partis sur le champ pour Ti . . . ville, où je ne fus pas plutôt arrivé, qu'il vint m'y rendre visite. Je ne pus la refuser à un homme de son rang; mais je me promis bien que ce seroit la première & la dernière. Après le compliment ordinaire de condoléance, il me demanda des Nouvelles de ma Sœur, & la permission de lui faire la révérence. Je la lui refusai poliment; & sur ce qu'il s'obstinoit à la voir, je le priai de sa part, & de la mienne, de ne point penser à elle, & de la laisser un peu plus tranquille qu'il n'avoit fait par le passé; j'ajoutai qu'il y avoit assez d'autres personnes dans son voisinage, qui ne demanderoient pas mieux que de recevoir ses visites; qu'il favoit trop les usages du monde pour ignorer que les tristes conjonctures dans lesquelles nous nous trouvions, ma Sœur & moi, ne nous permettoient pas d'en recevoir de plus d'une année; qu'ainsi j'espérois qu'il ne prendroit point en mauvaise part que nous nous conformassions à cet usage indispensable.

LE Comte ne me parut pas fort content de ce compliment, que je lui fis d'un air des plus sérieux. Soit qu'il sentît la force de mes raisons, auxquelles il n'avoit rien à opposer, soit qu'il regardât comme un affront le refus que je lui faisois, il me quitta aussi-tôt sans me dire un seul mot. Je ne fus pas fort sensible à cette brusquerie. Elle me fit au-contraire d'autant plus de plaisir, que je crus qu'elle nous alloit débarasser de lui pour toujours. J'étois dans cette persuasion lorsqu'un de mes Domestiques me vint avertir qu'il mettoit tout en usage pour corrompre mes gens, afin qu'ils lui procurassent, la nuit, & à mon insçu, l'entrée de ma maison. Il me montra même une bourse pleine de Louis dont le Comte lui avoit fait présent dans cette vûe.

Q

Après

Après l'avoir loué de son zèle pour moi, je le grondai fort d'avoir accepté cette bourse. Je l'ai prise, Monsieur, continua ce Domestique, pour avoir en main une preuve convaincante de la vérité de ce que je vous dis. Il ne tiendra qu'à vous de vous en assurer encore par d'autres voyes: j'ai fait mon devoir; & mon zèle & mon attachement pour vous n'auront rien à se reprocher de ce qui en pourroit arriver.

CE procédé me parut si indigne d'un homme de condition, que j'eus de la peine à le croire. Pour m'en assurer, j'interrogeai séparément tous mes Domestiques, qui me confirmèrent la même chose. Je fus si irrité de cette lâcheté, que je résolus d'en tirer une éclatante vengeance, si le Comte étoit si hardi que d'exécuter cet infâme projet. Pour le mettre dans tout son tort, je lui écrivis auparavant, que j'étois instruit des tentatives qu'il faisoit pour s'introduire, à mon insçu & comme un suborneur, dans ma maison; que je n'avois pû croire d'abord qu'un homme de sa naissance fût capable d'une pareille action; mais qu'il ne m'étoit plus permis d'en douter après les preuves que j'en avois. J'ajoutai que, comme j'étois instruit de son dessein, je le priois, avant que d'en venir à l'exécution, de vouloir bien examiner avec attention la hauteur des fenêtres, & la profondeur des fossés de mon Château.

LA réponse qu'il fit à cette Lettre, fut un désaveu de tout ce que je lui reprochois. Feignant lui-même d'ignorer ce qu'il tramoit, & qu'on m'avoit découvert, il me répondit, qu'il n'avoit jamais pensé un seul instant aux choses que je lui imputois; qu'il y avoit toute apparence que je m'étois trompé d'adresse, en lui faisant remettre la Lettre qu'il avoit reçue; qu'il savoit parfaitement que chacun étoit maître chez soi, & qu'il n'étoit pas homme à vouloir entrer chez les gens, comme un voleur, & encore moins à
en

en sortir par les fenêtres, qu'enfin il regardoit tout ceci comme un conte fait à plaisir, & imaginé par des Domestiques flateurs, qui avoient apparemment cru se faire par-là un mérite auprès de leur Maître. Ce désaveu ne m'empêcha pas de prendre toutes les précautions que la prudence me put suggérer, pour prévenir l'affront que ce débauché pourroit faire à ma Famille. Je rechaufai le zèle de mes gens par l'espoir des récompenses que je leur promis, & les engageai à redoubler leur Vigilance.

CES précautions n'eurent aucun effet, parce que le Comte renonça à son projet; mais ce ne fut que pour en former un autre digne de toute la noirceur de son ame. Ce fut celui de m'assassiner, ce qu'il auroit exécuté sans vous. Je n'avois garde de le soupçonner de cette scélératesse. Je croyois au-contraire que, voyant son premier projet découvert, il se consoloit de la perte de ma Sœur dans les bras de ses dignes Maitresses. Occupé de mes affaires, je ne pensois à rien moins qu'à lui, lorsque revenant, il y a trois jours, de chez un de mes fermiers avec lequel je venois de régler quelques comptes, je fus fort étonné de me voir assailli, près d'une des avenues de votre Château, par ce lâche qui, dès qu'il m'aperçut, dit à deux scélérats qui l'accompagnoient: le voici; c'est lui-même; *Tue, Tue, point de quartier.* Frapé d'une rencontre si imprévue, je n'eus que le tems de mettre l'épée à la main. Ces scélérats m'auroient sans doute envelopé, & s'en étoit fait de moi, si faisant un saut en arrière je ne me fusse adossé contre un arbre, près duquel je venois de passer, & qui me garantit des coups d'épée que je vis que deux de ces lâches cherchoient à me porter par derrière, pendant que le Comte m'attaquoit par devant. Infame, lui dis-je en me deffendant, ce n'étoit donc pas assez pour toi d'avoir cherché à déshonorer ma Sœur; ta lâcheté &

ta scélératesse t'ont porté à me venir assassiner moi-même, parce que j'ai voulu la garantir de cette ignominie ! mais ne te flatte pas de m'oter la vie impunément. Tant qu'il me restera quelque force dans ce bras, je l'employerai pour t'arracher la tienne qui déshonore ta Famille, & tous ceux que tu fréquentes. Le Ciel est trop juste pour permettre que je périsse par les mains d'un lâche tel que toi, & pour te laisser mettre le comble à tous les crimes par un pareil assassinat.

LA fureur qui me transportoit ne me permit pas de voir toute la grandeur du péril dans lequel je me trouvois. Je n'en fus point effrayé, & soutins long-tems tous les efforts de ces trois scélérats. Vous pouvez juger des efforts qu'il me fallut faire pour me tirer d'un pas si hazardeux. Le péril devenoit encore plus grand à mesure que l'Obscurité de la nuit augmentoit. Accablé, épuisé, & succombant à la fatigue, je n'y pouvois plus tenir, lorsque le Ciel vous envoya à mon secours. Ces scélérats ne vous eurent pas plutôt apperçu, que la rage leur faisant redoubler leurs coups, le Comte m'en porta un qui me renversa par terre. Je ne doute point que ces infâmes n'eussent achevé de me poignarder avec leurs épées, si vous n'étiez pas venu fondre sur eux avec votre Postillon. Non content de me délivrer & de me vanger, vous m'avez encore sauvé la vie par les secours que votre charité me donna sans me connoître. Grand Dieu, s'écria le Marquis en m'embrasant avec transport, Souverain Protecteur de l'innocence, qui m'avez envoyé cet Ange tutelaire, pour me conserver la vie, faites naître quelque occasion où je puisse lui faire voir, dans toute son étendue, ma vive reconnaissance !

IL se passe dans le cœur humain des mouvements qu'il est presque impossible de bien représenter. La raison en est que,

que, agité tout à la fois de diverses passions, on ne fait bien souvent lequel de ces mouvements on doit commencer à dépeindre. Comme ils agissent tous en même tems, & qu'on ne peut les représenter que successivement, on ne sauroit donner de leurs effets qu'une image très imparfaite. Tel fut l'état où je me trouvai après le récit du Marquis. Touché, d'une part, des sentiments de reconnaissance & de tendresse qu'il me faisoit paroître, & dont je devois attendre ma félicité; animé, de l'autre, par une espèce de fureur, dans laquelle m'avoit mis le procédé infâme de ces trois scélérats; enfin enchanté de la vertu & de la sagesse qu'avoit fait éclater, en cette occasion, le digne objet de mon Amour, je me voulus du mal d'avoir arrêté le zèle de Laval, qui vouloit que nous délivrassions la société de ces trois Monstres. Rien ne nous étoit plus aisé. Deux avoient été blessés, & le troisième n'étoit pas en état de nous résister.

Cependant comme la brutalité du Comte pouvoit encore être funeste au Marquis, & porter quelque coup fatal à mon Amour, je lui conseillai de le dénoncer, comme un Assassin, à la justice, qui en feroit un châtimement exemplaire. Ma proposition le fit sourire. A la justice, me dit-il? Oui vraiment, de pareils gens ont beaucoup de crainte & de respect pour la justice! Hé! quand ils en auroient, pensez-vous, ajouta-t-il, que les Parents de celui-ci, qui occupent les premières places dans le Parlement de Rouen, ne le soustrairoient pas à la rigueur du Châtiment qu'il mérite? Voici ma justice, continua-t-il en me montrant son épée qui étoit à quelques pas de lui sur une chaise: c'est elle qui me donnera la satisfaction qui m'est due. Ce lâche ne lui échappera pas, & je le chercherai si long-tems, qu'il faudra bien que je le trouve, fût-il caché dans le centre de la Terre. Je souris, à mon

tour, de cette vivacité, dont il ne put lui-même s'empêcher de rire.

NOUS en étions en cet endroit de notre conversation, lorsque le Chirurgien arriva. Lui ayant fait quelques reproches sur ce qu'il étoit venu beaucoup plus tard qu'à son ordinaire, il s'excusa en nous disant que, pendant qu'il étoit en chemin, il avoit été enlevé par trois ou quatre personnes qui paroissoient très aflagées, & qui alloient le chercher à Rouen, pour venir visiter un jeune Gentilhomme qui étoit dans un état pitoyable, dont il étoit impossible de le tirer. Il a eu, nous dit-il, l'épaule fracturée il y a quelques jours d'un coup de feu, & par l'ignorance de celui qui l'a traité, cette blessure l'a conduit aux portes de la Mort. Je ne lui ai point dissimulé son état. Il m'a paru moins effrayé de cette triste nouvelle, qu'affligé du malheur d'un jeune Seigneur, dont il n'a point cessé de plaindre le triste sort. Dieu soit loué! dis-je tout bas au Marquis; le Ciel vous a déjà vengé d'un de vos ennemis. Il est juste, & ne laissera pas le crime des autres impuni. Le Chirurgien ayant ensuite visité sa blessure, la trouva presque entièrement refermée, & nous assûra qu'il seroit dans peu de jours en état de reprendre ses exercices Ordinaires.

DANS la joye que j'en eus, je dis au Marquis que je croyois qu'il étoit inutile de dissimuler plus long-tems à sa Sœur l'accident qui lui étoit arrivé, & l'état actuel où il se trouvoit. Si elle l'apprend par d'autres, lui dis-je, comme cela pourroit arriver par une suite des remords de celui de vos assassins dont votre Chirurgien vient de nous parler, cette nouvelle est capable de la faire mourir de douleur, au-lieu qu'en la lui annonçant avec les ménagements nécessaires, & l'assûrant par ses propres yeux de l'état où vous êtes, non seulement elle ne fera pas sur elle

elle une impression si forte, mais elle nous saura même bon gré de la lui avoir cachée. Le Marquis approuva ma pensée & me pria de lui porter un billet, par lequel il l'invitoit à nous venir joindre.

J'E me rendis à Ti . . . ville avec toute la diligence d'un Amant qui vole vers ce qu'il aime. Mais, ô Ciel! qu'elle fut ma consternation lorsqu'en arrivant au Château j'y trouvai tous les Domestiques en larmes. Ayant demandé qu'elle pouvoit être la cause d'une défolation si générale, j'appris d'un Laquais, que Mademoiselle de Ti . . . avoit disparu depuis le matin, avec sa Femme de Chambre, sans qu'on sçut ce qu'elles étoient devenues l'une & l'autre; que tout ce qu'on en savoit, c'est qu'on avoit entendu des cris confus de Femmes à une des extrémités du Jardin, & que lorsqu'on y étoit accouru, l'on n'avoit trouvé personne; enfin qu'on ne faisoit que s'appercevoir, dans le moment, de leur disparution, après les avoir inutilement cherchées dans tous les appartements, & tous les environs du Chateau; ce qui faisoit conjecturer qu'elles avoient été toutes les deux enlevées.

LA foudre la plus terrible, en tombant sur ma tête, m'auroit moins ému, que je le fus à cette effrayante Nouvelle. J'en serois tombé à la renverse, si celui qui me la racontoit, ne m'eût soutenu, lorsqu'il me vit chanceler. La douleur, ou pour mieux dire, le désespoir qui s'empara de mon cœur, me mit dans un état où j'eus besoin de secours. Pour me les donner, on me transporta dans une des Sales du Chateau. C'étoit justement celle où j'avois entretenu, la veille, mon adorable Emilie. Ce ressouvenir, joint à ce qu'on venoit de m'apprendre, me jeta dans un désordre, qui me rendit presque méconnoissable à ceux qui s'empressoient de me secourir. Ils n'en ignoroient pas la cause. Tous sçavoient la passion
que

que j'avois pour leur charmante Maîtresse qu'on venoit de m'enlever. Ce que le Marquis m'avoit raconté, la veille, du Comte de C. . . . ne me permit pas de douter un moment, qu'il ne fût encore l'exécrable Auteur de ce nouvel attentat. Il ne manquoit plus à sa scélératesse que de déshonorer encore la Sœur. La rage dans laquelle me jetta cette affreuse idée, pensa me porter aux derniers excès. Je le dis à ma honte, peu s'en falut qu'elle ne me portât à attenter sur moi-même, pour mettre fin au tourment que je souffrois. Je tirai mon épée dans ce détestable dessein; mais ceux qui étoient auprès de moi me l'ayant arrachée des mains, & la raison m'étant revenue quelques moments après: je serois bien insensé, me dis-je, de me sacrifier pour le crime d'un autre! grand Dieu, m'écriai je, pardonne ce premier mouvement à un cœur aveuglé & déchiré par la violence de sa passion! Non, ce n'est pas dans mon sein, mais dans celui de l'infame Comte, que cette épée doit-être plongée! Il ne peut trop verser de sang pour laver l'affront, qu'il a fait à la vertu la plus pure qui soit peut-être sur la Terre. Revenu ainsi à moi-même, j'ordonnai aux Domestiques du Marquis de ramasser tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans le Chateau, & de monter à Cheval & j'envoyai à celui de mon Oncle un Laquais porter le même ordre à mes gens, en recommandant, sur-tout, le secret, de peur que si le Marquis venoit à être informé de ce nouveau malheur, il ne retombât dans quelque fâcheux accident.

MES ordres ayant été exécutés avec tout le secret & toute la diligence que j'avois recommandé, je rassemblai, en moins d'une heure, vingt cinq Cavaliers qui se trouvèrent armés, comme l'on dit, jusqu'aux dents. La chose paroîtra d'autant moins étonnante, que le Château du Marquis, & celui de mon Oncle, étant assez éloignés du

Vi-

Village, pour se garantir des divers accidens qui peuvent arriver, en ce cas, de la part des voleurs qui se retirent assez souvent dans les bois du voisinage, il y avoit dans chacune de ces maisons une espèce de petit Arsenal, où l'on étoit sûr de trouver de quoi se défendre contre ces misérables, qui se gardent bien même d'en approcher, lorsqu'ils savent qu'ils ne le feroient pas impunément. Ayant donc été joint par ce petit corps de Cavalerie, je le partageai en trois, donnant la conduite du premier à Laval, dont je connoissois le courage & l'intrépidité; je chargeai le Valet de Chambre du Marquis, garçon extraordinairement attaché à son Maître, du soin du second; & je me mis à la tête du troisième.

DES que je leur eus donné les ordres qu'ils devoient suivre, nous partimes, chacun de notre côté, nous répandant dans la Campagne, cherchant par-tout, & arrêtant toutes les personnes que nous rencontrions, pour leur demander des nouvelles de ce que nous cherchions. Nous courumes long-tems sans pouvoir découvrir la moindre trace de la route que le Comte avoit tenue. Après avoir ainsi couru les champs pendant cinq ou six heures, un bois que j'apperçus à peu de distance du chemin où nous étions, me fit soupçonner que le Comte, pour dérouter ceux qui le pourroient suivre à la trace, auroit bien pû prendre cette route. Je tournai aussi-tôt avec ma troupe de ce côté-là, pour y continuer mes recherches. A peine avions-nous fait quelques cent pas dans ce bois, que j'entendis le son d'un cor de Chasse, & les cris d'une meute de Chiens qui poursuivoient un Cerf. Je me porte aussitôt vers l'endroit d'où venoit le bruit. Alors un des chasseurs, me croyant de la Compagnie, accourut à moi pour me demander qu'elle route le Cerf avoit pris. Je l'ignore, lui répondis-je; mais j'en poursuis un qui, si je le rencon-

R

tre,

tre, ne mourra que de ma main, & de la mort la plus cruelle qu'on puisse faire souffrir aux plus grands Scélérats. Il y a cinq ou six heures que je le cours; ne pourriez-vous point, Monsieur, m'en montrer la trace? Vous obligeriez par ce service le plus malheureux de tous les hommes.

J'ETOIS si agité, & si transporté, en lui tenant ce discours qu'il crut que j'extravaguois: Est-ce donc un si grand mal, Monsieur, me dit-il en fouriant, que d'avoir perdu la trace d'un Cerf? Faut-il pour cela traiter ce pauvre Animal de scélérat, & le menacer de la mort la plus cruelle s'il tombe sous vôtre main? Quel mal vous a-t-il fait? Est-ce pour lui un crime digne de plus grands supplices que de se servir, pour sauver sa vie, de l'agilité de ses jambes, & d'employer à cet effet toutes les innocentes ruses que la Nature lui a apprises? Nous ne nous entendons point, Monsieur, lui répondis-je. Vous me parlez de Cerf, & moi je vous parle d'un infâme Ravisseur après lequel je cours. Ne pourriez-vous point m'en donner des nouvelles? Vous me rendriez le plus grand service qu'aucun mortel puisse recevoir, & qui seroit payé par une reconnoissance éternelle. Touchez là, Monsieur, reprit mon Cavalier en me présentant la main. Non seulement je puis vous indiquer, & même vous livrer ce que vous cherchez, mais vous faire trouver encore un trésor des plus précieux, après lequel je ne doute pas que vous ne couriez avec encore plus d'ardeur. Venez, le plaisir que je vais vous faire, me sera mille fois plus sensible que celui de la chasse. En est-il effectivement un qui égale celui de soulager un honnête homme qui est dans la peine? Votre douleur & votre abbatement me font présumer que vous courez après votre Aman- te, où après votre Epouse. Je connois trop l'Amour, & j'ai reconnu trop de mérite dans l'aimable personne qui est l'objet du vôtre, pour vous laisser souffrir l'un & l'autre plus long-tems; suivez-moi. A

A ces mots il tourne la bride de son Cheval, & nous primes ensemble une route qui nous conduisit dans un endroit des plus écartés du bois. Je trouvai en y arrivant deux Cadavres étendus sur la terre, & qui nageoient presque dans le sang qui couloit encore de leurs blessures. Voilà, Messieurs, me dit alors mon conducteur; Voilà, selon toutes les apparences, ce que vous cherchez; voilà l'infâme Comte de C. . . . le plus scélérat de tous les hommes, qui vous enlevait Mademoiselle de Ti. . . . ville. Vous devez le reconnoître, à-moins que la fureur & les horreurs d'une mort violente, qui sont peintes sur son visage, ne vous le rendent méconnoissable. Son crime, joint à sa vie débordée, à donné tant d'horreur pour sa personne à tous les honnêtes gens, que, bien loin de plaindre son sort, qu'il n'a que trop mérité, sa mort tragique, & celle du Compagnon de ses débauches & de ses crimes, n'a pas seulement interrompu notre partie de chasse. Hé, ne doit-on pas en effet plutôt se réjouir que s'attrister d'avoir délivré le Païs d'une espèce de Monstre qui le désoiloit! Ce doit être un spectacle bien agréable pour vous de voir que, sans tremper vos mains dans son sang, le Ciel a pris soin de votre vengeance. Je vous raconterois volontiers de quelle manière cette tragique aventure est arrivée, si je ne croyois pas que ce recit vous fera beaucoup plus de plaisir dans la bouche de celle que nous avons arrachée de ses mains, & que vous trouverez à une lieue d'ici dans l'Abbaye de F. . . . où elle a demandé d'être conduite, & où elle a été escortée par une partie de nos chasseurs.

APRÈS l'avoir mille & mille fois remercié, j'allai rejoindre ma troupe que je renvoyai sur le champ à Ti. . . . ville, où j'avois fixé le rendez-vous pour le soir, pour y porter la nouvelle de la découverte que je venois

de faire. Je pris aussi-tôt la route de l'Abbaye où j'avois appris que s'étoit retirée l'aimable Emilie. Il étoit presque soir lorsque j'y arrivai. Ayant demandé à la voir, on me répondit que cela ne se pouvoit, parce que s'étant fait faigner à son arrivée, elle s'étoit mise au lit. J'approuvai fort cette sage précaution, & ne fis pas la moindre instance pour la voir dans la crainte de l'incommoder. Cependant comme j'étois bien aisé de la tirer des inquiétudes, dans lesquelles un accident si triste & si inopiné devoit l'avoir jetée, j'écrivis à la hâte un petit billet dans lequel je lui fis savoir mon arrivée, & combien j'étois sensible à son incommodité, aussi-bien qu'au fâcheux événement qui l'avoit causée. Ce billet lui ayant été porté sur le champ, sa réponse fut qu'elle alloit descendre dans le moment au Parloir, où l'on me fit entrer.

IL faut avoir été Amant, & Amant passionné, pour sentir toute l'étendue du plaisir que je goûtai dans ces moments. Il redoubla encore à la vûe de Mademoiselle de Ti. . . . ville qui ne me fit pas long-tems attendre. La paleur de son teint me fit d'abord connoître qu'elle avoit été extrêmement émue de tout ce qui s'étoit passé. Je n'en fus point étonné: on l'auroit été pour un bien moindre sujet. Quel bon Ange vous a conduit ici, mon cher Comte, me dit-elle, en me regardant tendrement! je vous revois donc enfin après avoir essuyé pour vous les plus vives & les plus tendres allarmes! Mais comment avez-vous déjà pû savoir que j'étois dans cette retraite? Mon Frère est-il instruit, comme vous, du funeste accident qui m'y a conduite? L'en avez-vous informé sur le champ? Ah! pourquoi ne vous êtes-vous pas trouvés ce matin l'un & l'autre au Château? Mais que dis-je, hélas! La bonté du Ciel ne l'a pas permis. La tendresse de mon Frère, & votre Amour pour moi, vous auroient été funestes à tous les deux.

deux. Vous m'auriez, sans doute, voulu arracher l'un & l'autre à mon infâme Ravisseur, qui résolu de combler la mesure de ses crimes, vous auroit peut-être tous deux sacrifiés à sa brutalité, comme il a voulu en user envers mes libérateurs. C'est à ces derniers que vous devez votre chère Emilie, que, sans eux, vous n'auriez vraisemblablement jamais revue. Ce sont eux, sans doute, qui vous ont appris que j'étois ici; & l'Amour vous y a fait voler aussitôt pour me consoler & me secourir.

JE lui répondis que ces deux motifs m'avoient conduit à l'Abbaye de F . . . Hélas, ajoutai-je en soupirant, je ne m'attendois pas, en partant de chez moi, que je ferois une si longue course, ni pour un si triste sujet! Mon amour au désespoir, en apprenant votre malheur n'a pas balancé un moment sur le parti qu'il devoit prendre. Vingt cinq Cavaliers, rassemblés & armés sur le champ, se sont joints à moi pour venir laver dans le sang de votre infâme ravisseur l'outrage qu'il a voulu faire à votre vertu. Le Ciel nous a prévenus. Il devoit cette justice à votre innocence. C'est une satisfaction qu'il m'a ôtée, & une occasion de faire éclater à vos yeux la grandeur & la violence de mon Amour.

EN ai-je jamais douté un seul moment, reprit-elle; & votre arrivée n'en est-elle pas encore une preuve des plus convaincantes? Autant que j'ai été sensible à la disgrâce que je viens d'essuyer; autant, & plus encore, le suis-je à l'empressement avec lequel vous êtes accouru à mon secours, si le Ciel, qui protège toujours l'innocence, vous a prévenu, il ne vous a pas fait perdre pour cela le mérite de la démarche que votre tendresse pour moi vous a fait faire. Mon cœur, qui voit par-là ce qu'il doit espérer de vous, en conservera une éternelle reconnoissance, & vous y gravera avec des traits que rien ne fera jamais

capable d'effacer. Mais vous n'en resterez pas-là, sans doute mon cher Comte; je présume que vous voudrez bien encore me rendre à ma famille, à qui une plus longue absence causeroit de justes allarmes, & le Ciel vous a conduit ici pour cela fort à-propos.

JE n'avois garde de manquer cette occasion de témoigner à Mademoiselle de T. . . . ville, combien d'une part elle m'étoit chère, & combien j'étois sensible, de l'autre, à cette marque qu'elle me donnoit de sa grande confiance en moi. Telle est la différence des impressions que fait la même passion dans le cœur des hommes; différence fondée sur les divers motifs qui l'ont fait naître. L'aimable Emilie regardoit comme le plus grand des malheurs le voyage forcé, qu'elle venoit de faire avec le Comte de C. . . . dont la compagnie étoit à ses yeux le plus mortel affront qu'il eût pû lui faire; & cette même personne, si sensible, si délicate sur les moindres apparences, se confie, & demande à être accompagnée dans son voyage par un homme, qui devoit lui paroître d'autant plus dangereux que ce Comte, qu'elle ressentoit pour lui la plus vive tendresse. Est-ce Caprice; est-ce aveuglement; est-ce bizarrerie dans l'Amour? Non, c'est une justice que deux véritables Amants rendent réciproquement à la pureté des sentiments de leur cœur, & à la respectueuse estime qu'ils ont l'un pour l'autre.

A V E C une personne dont elle auroit été moins assurée, la charmante Emilie auroit, sans doute, exigé pour s'en retourner dans sa Famille, que son Frère eût été de ce voyage. Elle n'y pensa seulement pas, apparemment pour les raisons que je viens de dire; ce qui m'épargna un mensonge officieux, dont il ne m'auroit été guère possible de me dispenser. Je lui demandai donc quand elle souhaitoit que je la reconduisise au Château. Elle vouloit partir dès

le

le lendemain; mais lui ayant représenté qu'après la violente émotion qu'elle avoit eûe, il étoit à-propos, & même nécessaire, qu'elle se tranquilisât quelques jours, pendant lesquels on verroit le tour que prendroit l'affaire de la mort tragique du Comte, elle se rendit à mes représentations.

RASSURE' par mes propres yeux, & un peu remis des mortelles allarmes que j'avois eûes pendant cette fatale après-dinée, je pris congé d'elle, & retournai à Ti . . . ville où je trouvai tout le monde aussi joyeux qu'on y étoit affligé lorsque j'en étois parti. Je me rendis tout de fuite au Château de mon Oncle, où je trouvai le Marquis qui s'impatientoit fort de ne me point voir encore de retour. Il craignoit que la brutalité du Comte ne m'eût aussi joué quelque mauvais tour. Ce fut ce qu'il me témoigna dès qu'il me vit entrer dans sa chambre. Je le remerciai de la bonté de son cœur, & lui appris qu'il n'avoit plus rien à craindre désormais de ce scélérat, qui avoit enfin trouvé, dans une mort tragique, la fin & la punition de tous ses crimes, aussi-bien que le digne complice de sa lâcheté. Les auriez-vous tués tous les deux, reprit-il avec vivacité, & aurois-je encore cette obligation à ajouter à toutes celles que je vous ai déjà? Hélas! le Ciel ne m'a donc pas jugé digne de purger la Terre de ces trois Scélérats. Il l'en a purgée lui-même, lui répondis-je, sans que ni vous, ni moi, y ayons eu aucune part. C'est un reproche de moins que nous aurons à nous faire l'un & l'autre; car quoique ces sortes d'actions soient des actes de justice dans des cas pareils à celui-ci, toutefois comme la passion y entre toujours pour quelque chose, elles ne sont pas aussi absolument irrépréhensibles aux yeux de l'Être suprême, qui s'est particulièrement réservé la vengeance des crimes, & qui en est même jaloux. Quoiqu'il en soit, j'ai vû votre ennemi & son

son Compagnon, étendus par terre, sans vie, & dans un état qui vous auroit fait horreur. Le Marquis auroit fort désiré que je lui eusse fait le récit de ce tragique événement; mais comme la nuit étoit fort avancée, que j'avois besoin de repos, que d'ailleurs j'aimois mieux qu'il l'apprit de la bouche même de sa Sœur, il n'osa m'en prier.

Le Chirurgien étant venu le panser, le lendemain, nous apprit la mort du Gentil-homme, dont il nous avoit parlé deux jours auparavant, & celle du Comte de C . . . & d'un autre de ses Compagnons de débauches. Je tremblois qu'il n'allât entamer le récit de ce dernier événement, & ce qui l'avoit occasionné. Il n'en auroit pas fallu davantage pour rouvrir, peut-être, la blessure du Marquis qui étoit sur le point de se refermer, & dont la guérison seroit peut-être devenue beaucoup plus difficile & plus dangereuse. Je lui fis un signe qu'il entendit; & pour répondre laconiquement aux instances qu'il lui faisoit de lui raconter cette dernière histoire, il lui dit, que tout ce qu'il en savoit, c'étoit qu'il avoient été tués tous les deux dans une partie de chasse. Il semble que cette nouvelle fut un baume salutaire qu'on auroit versé sur la blessure. En effet le Chirurgien, l'ayant visitée, la trouva presque entièrement guérie. Dans la crainte mal fondée qu'il eut de m'être à-chargé plus long-tems, le Marquis voulut quatre jours après, s'en retourner chez lui. Il me remercia, dans cette vûe, de la manière du monde la plus polie, des bons traitements que je lui avois faits dans sa maladie. Je ne demande qu'une grace au Ciel, ajouta-t-il en m'embrassant avec toute la tendresse d'une Frère & d'un véritable Ami: c'est de me procurer bientôt une occasion de vous prouver par quelques services, proportionnés à ceux que vous m'avez rendus, toute l'étendue de ma reconnaissance. Je vous dois la vie, que vous m'avez sau-
vée,

vée, & qui est le premier & le plus grand de tous les biens, jugez s'il est quelque chose au monde que je puisse vous refuser.

Ces sentimens, qui partoient du fonds de son cœur, flattoient trop mon Amour, pour n'en pas connoître tout le prix, & les avantages que je pourrois en tirer; mais je ne crus pas devoir le faire encore paroître, étant bien aise qu'il seût auparavant les autres obligations qu'il m'avoit, & qu'il les apprît d'une autre bouche que de la mienne. Enfin ayant absolument voulu partir pour aller rejoindre sa Sœur qu'il croyoit à Ti . . . ville: voudrez-vous bien me permettre lui dis-je, d'aller avec vous? Ma Compagnie ne vous y fera peut-être pas inutile. Vous me ferez honneur & plaisir, repliqua-t-il; mais, ajouta-t-il après un moment de réflexion, est-ce que vous soupçonneriez qu'il y auroit encore quelque chose à craindre pour moi dans ce petit voyage? Ne m'avez-vous pas dit, & le Chirurgien aussi, que mes lâches ennemis étoient morts? Nous vous l'avons dit, lui répondis-je; & c'est la pure vérité; mais vous ne savez pas encore toutes leurs scélératesses. O Dieu, s'écria-t-il! seroit-il aussi arrivé quelque chose de funeste à ma chère Sœur? Ces infâmes auroient-ils profité de mon absence pour N'ayez aucun allarme à son sujet, interrompis-je. Le Ciel n'abandonne pas ainsi l'innocence à la merci des méchants. Si vous avez quelque impatience de la rejoindre, elle n'en a pas moins de vous revoir. Votre absence, assez longue, a allarmé sa tendresse, aussi auroit-elle volé chez nous pour se rassûrer par ses propres yeux, si une petite indisposition qui lui étoit survenue ne l'en eût empêché. Elle ne fera pas, sans doute, peu étonnée lorsqu'elle apprendra la véritable cause de cette absence, que nous lui avons dissimulée; mais vous ne le serez peut-être guère moins de ce qu'elle vous racontera. Ce

S

fera

fera pour vous un nouveau sujet d'admirer encore la protection visible de la Providence sur les personnes vertueuses..... Ah, mon cher & fidelle Ami, s'écria le Marquis! je présume, sur ce peu de paroles, que ma Sœur aura aussi essuyé quelque violence de la part de ce Scélérat, & que son honneur je vous-ai déjà dit, lui répliquai-je, que vous n'aviez aucun sujet de vous allarmer de ce côté-là. Sa vertu, son honneur, sont à couvert de toutes les violences d'un homme qui, d'ailleurs, n'existe plus depuis cinq ou six jours. Je l'ai vû depuis ce tems; & je vous l'aurois emmenée si de solides raisons, qu'elle vous dira elle même, ne m'en avoient empêché. Allons vite la voir, reprit-il avec vivacité; car je suis extrêmement inquiet sur ce qui la regarde, & ne cesserai point de l'être que je ne l'aie vûe.

IL vouloit sur le champ monter à Cheval; mais comme notre voyage devoit-êre beaucoup plus long qu'il ne le croyoit, que peut-êre il n'auroit pas été assez fort pour en soutenir la fatigue, & que d'ailleurs mon intention étoit de ramener avec nous sa chère Sœur, je fis préparer un des Carosses de mon Oncle, dans lequel nous montâmes tous deux, après nous êre munis d'un bon déjeuner. Nous primes ensemble la route de Ti ville. Il fut un peu étonné, en y arrivant, de n'y point trouver la charmante Emilie. Comme il en demandoit des nouvelles à ses Domestiques. Vous ne vous attendiez pas, lui dis-je, mon cher Marquis, d'apprendre en arrivant ici que Mademoiselle de Ti ville se seroit retirée dans un Convent. Ma Sœur dans un Couvent, me dit-il avec surprise! Hé! qui peut l'avoir obligée à prendre si brusquement ce parti, sans m'en avoir seulement fait la moindre confidence? Lui ai-je jamais donné le moindre sujet de mécontentement, qui pût occasionner une pareille démarché de sa part? Hélas! elle n'a jamais reçu, de la mienne, que des marques de la plus

plus vive tendresse! Allons, continua-t-il, allons promptement la retirer de cette solitude, où l'on ne manqueroit pas de dire que je l'aurois réléguée, pour ne point partager avec elle des biens auxquels la Nature, & plus encore l'Amitié, lui ont donné autant de droit qu'à moi. Je fus charmé de voir dans le Marquis des sentimens si tendres, si justes, & si raisonnables pour ma chère Amante. J'en conclus que, si l'Amour me favorisoit d'une part, la Fortune, de l'autre, ne me seroit pas contraire. Hé savez-vous, continua-t-il, dans quel Couvent elle s'est retirée? Non seulement je le fai, lui répondis-je; mais je l'y ai été voir & l'ai assurée que je vous y conduirois moi-même pour la ramener ici . . . Partons donc sur le champ, me dit-il, & allons promptement la chercher. Nous remontâmes aussi-tôt en carosse pour nous rendre a l'Abbaye de F . . . où nous arrivâmes environ sur le Midi.

MON dessein étoit de prévenir d'abord ma chère Amante sur cette entrevûe; mais le Marquis ne m'en donna pas le tems. A peine fut-il descendu, qu'il se fit annoncer à sa Sœur, qui se rendit aussi-tôt au Parloir. Il me seroit difficile de bien exprimer ici la joye qu'elle ressentit en nous voyant tous les deux. Elle se plaignit tendrement à son Frère de ce qu'il l'avoit si brusquement abandonnée, & l'avoit par-là, en quelque manière, exposée au danger qu'elle avoit couru, & dont la Providence l'avoit miraculeusement délivrée. M'ayant ensuite demandé si j'en avois instruit le Marquis, je lui répondis que n'ayant sçu moi-même la chose, que d'une manière fort imparfaite, j'avois crû qu'il vaudroit mieux qu'il l'apprît de sa propre bouche. Ah! s'écria le Marquis, mes pressentimens ne m'ont point trompé, & je gage que le Scélérat de Comte aura voulu attenter à l'honneur de ma Sœur, comme il a fait à ma vie! . . . A votre vie, mon Frère, interrompit-elle toute émue! Oui,

ma chère Sœur, repliqua le Marquis; & vous voyez devant vous, ajouta-t-il en me montrant, celui à qui j'en suis doublement redevable. Sans lui, sans son bras, sans ses secours charitables, vous n'auriez plus de Frère. Non seulement il m'a sauvé de la fureur de mes lâches assassins, mais pendant dix ou douze jours que j'ai passés dans le Château de son Oncle, où il me fit conduire, j'ai reçu de son amitié tous les soins & tous les secours dont j'avois besoin dans l'état déplorable où il m'a rencontré, & dont sans lui je ne ferois jamais revenu. Voilà le premier & le plus grand de mes bienfaiteurs, car y a-t-il quelque bien au-dessus de la vie? Jugez, ma Sœur, si nous devons bien l'aimer l'un & l'autre.

C'ÉTOIT donc là, reprit la charmante Emilie en répandant des larmes mêlées de joye & de tristesse, c'étoit donc là le véritable sujet de ce prétendu voyage avec lequel vous m'avez amusée! Si nous avons dissimulé avec vous, ma chère Sœur, repliqua le Marquis, ce n'a été que pour vous épargner pendant tout le tems les allarmes & la douleur que vous auroit causé cette nouvelle, si vous l'aviez apprise dès le premier moment. Au reste si vous trouvez qu'en cela j'aye fait quelque mal, en voici le cher complice, poursuivit-il en me montrant. C'est par ses conseils que j'en ai agi de la sorte avec vous, & nous n'avons en cela consulté tous les deux que la tendresse & l'amitié. C'est donc aussi par une suite de cette même amitié pour vous, repliqua la charmante Emilie, qu'il vous a caché le malheur qui m'est arrivé, pendant que vos blessures vous retenoient au Château de son Oncle. O mon cher Frère, qu'on est heureux quand on a de pareils Amis; & que je crois qu'ils sont bien rares aujourd'hui dans le monde! Aussi nous doivent-ils être mille fois plus chers & plus précieux que nous-mêmes, reprit le Marquis. Pour moi, je le proteste

teste à la face du Ciel & de la Terre, il n'est rien au monde qui égale la reconnoissance que j'en conserverai toute ma vie; & je ne doute point, ma Sœur, que votre cœur ne soit pénétré des mêmes sentimens; mais ajoûta-t-il, racontez moi donc par quel accident vous vous trouvez ici; car je me persuade que vous n'y êtes pas venue de propos délibéré, & le peu que m'en a dit notre cher Comte m'a fait assez connoître qu'il n'y a que la violence, qui ait pû vous faire prendre ce parti. Je n'attends pour vous en instruire, lui dit Mademoiselle de Ti . . . ville, que le récit que je vous prie de me faire du malheur qui vous est arrivé à vous-même, & dont je pressens déjà que le mien a été une suite. Cela est juste, lui répliqua le Marquis. Alors il se mit à lui raconter la lâche perfidie du Comte de C . . . telle que je l'ai rapportée ci-dessus, & il la termina par de nouveaux éloges qu'il donna à ma générosité. J'y fus d'autant plus sensible, que je reconnus qu'ils partoient d'un cœur vraiment pénétré de la plus vive reconnoissance.

PENDANT que le Marquis racontoit sa triste aventure, je remarquai dans les yeux de l'aimable Emilie, qu'elle resentoit beaucoup de joye de tout ce qu'elle apprenoit que j'avois fait pour lui dans cette rencontre. O mon cher Frère, lui dit-elle avec transport lorsqu'il eut achevé son récit, est-il quelque récompense dans le monde qui puisse dignement payer des services pareils à ceux que Monsieur le Comte nous a rendus! Je dis nons; car ce n'est pas seulement envers vous que la générosité de son cœur a éclaté. Il n'a pas tenu à lui que je ne lui eusse, en mon particulier, d'aussi grandes obligations que vous; & si la bonne volonté, lorsqu'on s'est mis en devoir de l'exécuter, à tout le mérite de l'action même, sachez que je lui suis, en quelque façon, redevable de l'honneur, comme vous lui devez la vie. Vous en conviendrez lorsque je vous aurai

raconté ce qui m'est arrivé depuis le triste moment de notre séparation.

IL y avoit deux jours, dit-elle, que je n'avois reçu de vos Nouvelles, ce qui m'inquiétoit beaucoup, lorsque Monsieur m'apporta de votre part le billet, par lequel vous me marquiez votre prétendu voyage à Rouen. Je le crus, & dans cette idée j'étois assez tranquille, lorsque le Scélérat de Comte, qui se flattoit apparemment de vous avoir ôté si lâchement la vie, croyant ne plus rencontrer d'obstacle à ses desirs, entreprit de les satisfaire, & prit des mesures qu'il crut infailibles pour en venir à bout. Vous savez que, depuis quelques semaines, je prenois les eaux de Forges pour ma santé, & que conformément à l'ordonnance du Médecin, j'avois coûtume de me promener tous les matins pendant une heure dans quelqu'une des Allées de nos Jardins. Le Comte de C... qui en avoit apparemment été instruit, trouva cette occasion favorable pour l'exécution de l'infâme projet qu'il méditoit. J'étois à me promener selon ma coûtume, dans celle de nos Allées qui aboutit au grand chemin, lorsque ma Femme de chambre aperçut, au bout de cette Allée, quelques Cavaliers proprement mis qui en passant jettèrent les yeux sur nous, & nous saluèrent fort civilement. La curiosité, qui est, dit-on, assez naturelle à notre Sexe, porta cette Fille à m'engager à pousser notre promenade jusqu'au bout de cette Allée, dont nous n'étions pas fort éloignées. J'y consentis, sans penser qu'il pût nous en arriver le moindre mal. En effet qui jamais se le seroit imaginé ? J'étois même si éloignée de le penser, que me trouvant près de la Grille qui ferme cette Allée, & en ayant par hazard la clef sur moi, la même curiosité me la fit ouvrir pour savoir quels pouvoient être les Cavaliers que nous venions de voir passer, & qui nous avoient saluées avec tant de politesses. Je m'avançai
pour

pour cet effet un peu dans le grand chemin; mais à peine avions nous fait trois ou quatre pas, que nous nous vîmes tout à coup envelopées par une troupe d'hommes masqués qui fortirent d'une embuscade où ils s'étoient cachés. Nous fîmes tout ce que nous pumes pour nous débarasser de leurs mains, & regagner l'Allée; mais ces Scélérats, nous ayant pris entre leurs bras, nous enlevèrent, & nous transportèrent toutes les deux dans une grande chaise de poste, qui se trouva à quelques pas de-là.

L'HORREUR dont nous fûmes saisies l'une & l'autre nous fit jeter des cris épouvantables, qui auroient attiré tous les Domestiques du Château, si on leur eût laissé le tems d'accourir à notre secours. Mais à peine fûmes-nous dans cette fatale voiture, que le Postillon qui étoit chargé de la conduire, poussa ses chevaux à toute bride. Nous étions déjà à plus d'une lieue du Château, lorsque les cris que nous ne cessions point de jeter, attirèrent enfin à la portière un des principaux Cavaliers qui, comme tous les autres, avoit le visage couvert d'un masque. Il l'ôta pour nous parler, & nous dit que nos lamentations & nos cris étoient des plus inutiles, & que ce foible secours ne me rendroit pas à ma Famille; que du reste je n'avois rien à craindre de sa part, & qu'il ne nous feroit fait aucun mal; qu'il s'étoit vû forcé, par la violence de la passion qu'il avoit prise pour moi, de recourir à cette voye pour s'assurer la possession d'une personne qu'il adoroit, & sans laquelle il lui étoit impossible de vivre; enfin que je ne devois imputer cette violence qu'à l'exclusion que mon Frère lui avoit donnée de sa maison, & au refus qu'il avoit fait de son alliance.

RIEN ne peut égaler la surprise & la colère où je fus, lorsque dans mon Ravisseur je reconnus l'infâme Comte de C . . . il n'est point de reproches, d'injures, d'in-
vec-

vectives, de malédictions dont je ne l'accablasse. Le Scélérat n'en fit que rire, en me disant que je changerois bientôt de langage, & qu'après tout il se soucioit fort peu de la colère & des injures des Femmes. La diligence; ou pour mieux dire, la rapidité avec laquelle rouloit la chaise dans laquelle nous étions, ne me permit pas de continuer à parler à ce Monstre, dont la vûe avoit redoublé mon horreur pour son infâme procédé. Mon unique ressource étoit dans mes soupirs, dans mes larmes, & dans mes cris, dont j'espérois que le Ciel seroit touché. Je me flatois que, dans le premier Village où nous passerions, il nous susciteroit quelque deffenseur qui nous arracherait de ses mains; mais je fus trompée dans mon espérance. Non seulement nous n'entrâmes dans aucun, mais je remarquai que ce Scélérat, accoutumé, selon toutes les apparences, à ces sortes de crimes, faisoit prendre à son Postillon des routes détournées, & très peu fréquentées, de manière que, dans cinq heures de chemin, nous ne rencontrâmes pas une seule personne.

PAR une suite du Plan qu'il s'étoit fait, ayant aperçu un Bois, sur sa droite, il nous fit tourner de ce côté-là. Mais c'étoit là, sans doute, que la Justice Divine l'attendoit pour le punir de tous ses crimes. En effet l'horreur de cette solitude ayant encore redoublé celle que me causoit déjà ma déplorable situation, je me mis à m'en plaindre au Ciel en jettant des cris perçants. Ils parvinrent jusqu'aux oreilles d'une troupe de Chasseurs, qui étoient à quelque distance de nous, & qui, entendant la voix d'une Femme qu'ils crurent qu'on alloit assassiner, accoururent à toutes brides, au nombre de dix-huit ou vingt personnes. Je redoublai alors mes cris. Aussi-tôt un jeune Gentil-homme de la troupe, s'étant approché du Comte, que son masque lui fit soupçonner, avec raison, de quelque mauvais déf-

dessein, le pria fort civilement de vouloir bien lui dire ce que signifioient les cris qu'il nous voyoit jeter, & ce qu'il prétendoit faire de nous. Il ajoûta que ceci avoit tout l'air d'un enlèvement, que sa Compagnie n'étoit pas d'humeur de souffrir, d'autant qu'un des premiers devoirs de la Noblesse étoit de deffendre l'honneur des Dames.

TOUTE la réponse que le Comte fit a cette courte harangue fut un coup de Pistolet qu'il tira sur celui qui venoit de la lui faire, & qu'il manqua. Cette brutalité fut une espèce de signal donné pour la mort de cet infâme. En effet le jeune Gentil-homme ne l'eut pas plutôt vû porter la main sur un de ses Pistolets, qu'il se faisit aussi-tôt des siens, & lui en lâcha dans la tête un coup qui le renversa par terre. Un des Compagnons du Comte étant accouru pour le secourir ou pour le venger, le jeune Gentil-homme lui lâcha sur le champ son second coup de Pistolet, dont il fut pareillement renversé auprès de lui. Aussi-tôt sautant de dessus son Cheval, avec une agilité extraordinaire, il vint l'épée à la main, fondre avec impétuosité sur ces deux Scélérats, & la leur ayant plongé plusieurs fois dans le sein, il les laissa sans vie. Je craignis que cette double mort ne fût le prélude d'une Bataille sanglante. En effet tous les autres Gentils-hommes, indignés de la brutalité du Comte, avoient saisi leurs armes, & se dispoisoient à faire main basse sur tous les gens de sa suite; mais ceux-ci, voyant leur Chef mort, ne jugèrent pas à propos de l'imiter, encore moins de le venger. Tous prirent la fuite jusqu'au Postillon; de sorte que, grace à la générosité de mes braves deffenseurs, je me vis à l'abri des dangers auxquels la brutalité du Comte m'avoit exposée. Je les en remerciai mille & mille fois, de la manière du monde la plus énergique. Votre nom, que je leur appris,

T

re-

redoubla leur empressement à me secourir, & leur horreur pour le Comte de C. . . . qu'ils reconnurent après que le jeune Gentil-homme, qui l'avoit tué, lui eut arraché le masque qui couvroit son Visage. Loin de plaindre son sort, toute la Compagnie marqua de la joye de voir le país délivré de cette espèce de Monstre, qui l'infestoit.

NE sachant où j'étois, & ayant besoin d'un prompt secours, en attendant que je pusse vous informer l'un & l'autre de ma triste aventure, je leur demandai si je ne pourrois pas trouver un Azile quelque part dans le voisinage. Tous m'offrirent aussi-tôt leurs Maisons, & tous les secours dont je pouvois avoir besoin; mais ne voulant ni les défobliger, ni leur être incommode, je m'informai d'eux s'il n'y avoit pas dans les environs quelque Couvent de Religieuses. Ils m'apprirent qu'il y en avoit un de Bernardines, à une demi-lieue de-là, & sur ce que je leur témoignai que je serois bien aise d'y aller, tous s'offrirent, avec empressement, de m'y conduire. Il restoit une difficulté qui m'embarrassoit. J'ai dit que le Postillon du Comte avoit pris la fuite des premiers. Il s'agissoit de le remplacer. Ce fut l'ouvrage d'un moment. En effet a-peine eus-je prononcé ces deux mots! *Hé qui conduira la chaise?* que je vis sauter sur un des Chevaux le jeune Gentil-homme qui venoit de me délivrer de mon infâme Ravisseur, & qui voulut absolument se charger de la conduire. Ayant été Page chez la Reine, il étoit, dit-il en riant, en état de s'aquitter, au besoin, de cette commission, aussi-bien qu'aucun de meilleurs Postillons de sa Majesté. Toute la Compagnie le loua beaucoup de sa généreuse Galanterie; & la Chaise ayant aussi-tôt pris le chemin de cette Abbaye, la plûpart de ces Messieurs m'y escortèrent, racontèrent à l'Abbesse le malheur qui venoit de m'arriver, me recommandèrent à cette Dame, & s'en re-

retournèrent ensuite achever leur partie de chasse.

UN des premiers soins de l'Abbesse fut de me procurer tous les secours dont j'avois besoin. Je fus saignée sur le champ; on me mit au lit où je restai jusque vers le soir, que Monsieur le Comte ayant appris par hasard à Ti...ville, ce qui m'y étoit arrivé, & conduit par l'amitié qu'il a pour nous depuis long-tems, vint me voir dans cette retraite, où après bien des courses, & bien des mouvements, il avoit appris enfin que j'étois. Il me parut fâché de voir qu'un autre eût eu la gloire de venger l'injure faite à notre Famille par le Comte de C.... & pour laquelle il s'étoit aussi-tôt mis en Campagne avec un zèle & une ardeur, à laquelle on ne sauroit donner trop d'éloges. Le croiriez-vous, mon cher Frère, ajouta-t-elle, qu'en moins d'une heure de tems, il mit sur pied une espèce de petite armée avec laquelle il courut après mon Ravisseur, qui auroit infailliblement péri par ses mains, si la chose n'eût pas été déjà faite, lorsqu'il le trouva dans le Bois, où mes libérateurs lui apprirent le lieu de ma retraite. Oui, Monsieur le Comte, poursuivit-elle en m'adressant la parole, quoique je fusse, lorsque j'eus l'honneur de vous voir ici, à couvert du péril qui vous avoit fait voler à ma défense, je ne vous en regarde pas moins comme un de mes libérateurs, & ne vous en ai pas moins d'obligation. Le hazard en a présenté l'occasion à d'autres qui m'ont rendu, sans me connoître, & par simple commisération, un service que j'attendois, & que j'aurois inmanquablement reçu de votre amitié, s'il vous eût été possible de deviner ce qui se passoit en votre absence. Dès que vous l'avez appris, vous avez volé pour m'arracher des mains de mon Ravisseur, & venger mon injure; un cœur reconnoissant n'a pas toujours besoin de service actuel, pour exciter sa gratitude; La volonté seule, mise en exécution, lui suffit,

parceque le succès ne dépend pas toujours de nous. Voilà, mon très cher Frère, pour suivit la charmante Emilie; voilà la triste aventure qui m'a conduite dans cette retraite. Les jours que j'y ai passés depuis mon arrivée ne me fournissent rien autre chose que beaucoup d'attention, de politesses, & de grandes marques d'affection, que j'y ai reçues de l'Abbesse & de ses Religieuses.

JAMAIS recit n'excita dans mon cœur plus de mouvements différents, que celui que je venois d'entendre. La crainte, l'amour, la haine, la colère, l'espérance, la compassion, enfin toutes les passions m'agitèrent tour-à-tour; mais j'en sentis naître une qui m'avoit été jusqu'alors inconnue, & qui par sa vivacité l'emportoit sur toutes celles que j'avois jamais éprouvées. Dieu! que les hommes font à plaindre lorsqu'ils ont le malheur d'en être atteints! Elle trouble leur raison, emprisonne leurs plus doux plaisirs, & les rend capable des plus grands excès, lorsqu'ils s'abandonnent à ses accès furieux. C'est la jalousie dont je veux ici parler; Monstre détestable, qui ne marche que trop souvent à la suite de l'Amour. Plus cette dernière passion est violente dans un cœur, & plus il est, dit-on, pour l'ordinaire, susceptible de l'autre. Etrange & humiliante condition de la Nature humaine! Elle trouve le plus grand & le plus cruel des supplices, même dans ce qui fait son plus grand & son plus sensible plaisir sur la Terre!

PAR tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici de mes Amours avec Mademoiselle de Ti ville il est aisé de juger que je l'adorois. J'étois même si occupé de ma passion pour elle, que je ne croyois pas que tout l'Univers ensemble pût m'offrir des plaisirs plus vifs & plus piquants que celui que je trouvois à l'aimer & à en être aimé. La vivacité avec laquelle je m'étois livré à ce doux pen-
chant

chant étoit une espèce d'yvresse, qui me rendoit insensible à toute autre chose; enfin je ne concevois pas qu'un plaisir, ni qu'un état si délicieux pussent jamais être troublés par aucune autre passion; mais j'éprouvai bien le contraire pendant le récit de Mademoiselle de Ti ville. A peine nous eut-elle raconté la manière noble & généreuse, dont le jeune Gentil-homme l'avoit délivrée de son Ravisseur, & la façon galante dont il s'étoit offert de la conduire, & l'avoit effectivement conduite à l'Abbaye de F . . . , que je sentis s'élever tout-à-coup dans mon cœur un trouble violent que la Jalousie y excita. Par un mouvement qui tenoit de l'extravagance, & dont je rougis encore toutes les fois que je me le rappelle, je sentis mon chagrin des plus cuisants de ce que Mademoiselle de Ti ville étoit redevable à tout autre qu'à moi de sa délivrance. Comme je connoissois la bonté de son cœur, je craignis qu'un si grand service n'obtint pour son libérateur une place dans ce même cœur, que je voulois occuper tout entier. Une folle & visible présomption me fit même désirer qu'elle se fût laissée enlever jusqu'aux extrémités de la Terre, pour avoir le mérite & la gloire de l'aller arracher des bras de son Ravisseur; fut-il jamais plus grande extravagance! je la portai néanmoins encore plus loin. J'allai jusqu'à m'imaginer que ce jeune Gentil-homme pouvoit bien avoir déjà pris ma place dans le cœur de mon Amante, & je me figurai que c'étoit pour cette raison que je n'avois point eû de ses nouvelles, pendant les trois ou quatre jours que j'avois été sans la voir. Quelque ridicule que fût cette pensée, je trouvois de quoi la justifier dans la manière avantageuse dont elle venoit de nous parler de son libérateur, dans l'importance du service qu'il lui avoit rendu, & dans la reconnaissance qu'elle lui en devoit.

TOUTES ces pensées me mirent dans une agitation

si violente, que ne pouvant y résister, je pris un prétexte pour fortir un moment. Ce fut pour aller trouver la Tourrière du Couvent à laquelle je demandai plusieurs fois si, depuis mon Voyage, personne n'étoit venu demander, ou voir, Mademoiselle de Ti ville. Cette Fille m'ayant protesté que non, je me sentis extrêmement soulagé, & condamnai tout aussi-tôt les sentiments injurieux que j'avois eûs de ma chère Maitresse. A l'air triste, & sombre, que ces noires idées m'avoient fait prendre malgré moi, succéda un air de gayeté, qui m'étoit ordinaire lorsque je me trouvois auprès d'elle Ah, je suis ravie, Monsieur le Comte, me dit-elle alors en souriant, de vous revoir dans votre état naturel. L'air sombre & lugubre que je vous ai vû pendant quelques moments m'avoit allarmée. Je craignois que la fortune, qui nous a si cruellement persécutés, mon Frère & moi, ne vous eût aussi suscité quelque disgrâce depuis votre dernière visite. Je n'en ai point d'autre, Mademoiselle, lui répondis-je, que celle d'avoir manqué la faveur après laquelle vous m'avez vû courir avec tant d'ardeur & de zèle, & qu'un autre m'a enlevée. Vous n'en avez pas pour cela perdu le mérite, reprit-elle; & je crois que je vous ai fait assez connoître quels sont sur cela mes sentiments. Ces dernières paroles, jointes à ce que je venois d'apprendre, retablirent la tranquillité dans mon cœur. Je rougis de ce qui venoit de s'y passer, & j'aurois été au désespoir que Mademoiselle de Ti ville en eût seulement eû le moindre soupçon.

Nous partîmes tous ensemble l'après-dinée pour nous rendre à Ti ville, où nous arrivâmes heureusement. Je voulois continuer ma route; mais le Marquis, qui ignoroit que j'eusse quelque affaire pressée, me fit tant d'instances pour m'engager à passer quelques jours chez lui, que je
ne

ne pus le lui refuser. Pour dire la vérité, je le désirois avec encore plus d'ardeur que lui. C'étoit le vrai moyen de m'assûrer du cœur & de la possession de son aimable Sœur, & de me rassasier du plaisir de la voir, plaisir dont j'allois être privé peut-être pendant plusieurs années. On ne peut rien ajoûter à l'attention qu'il eut de me procurer tous ceux que sa situation lui permettoit. Ce qui m'y rendoit extrêmement sensible, étoit de voir que tous les bons traitemens que j'en recevois partoient d'un cœur, qui m'étoit entièrement dévoué. Mais de tous ces plaisirs celui qui me touchoit encore le plus, étoit celui que j'avois de voir à tous les momens du jour mon adorable Emilie, dont je reconnus que ce que j'avois fait pour elle, & pour son Frère, avoit encore redoublé la tendresse. Qu'on est heureux quand on peut s'attacher ainsi, par les biens de la reconnaissance, les personnes, auxquelles on tient déjà par ceux de l'Amour! Nos deux cœurs, unis par de si douces & de si fortes chaînes, se juroient, presque à chaque instant, de ne jamais se séparer; & nous ne nous laissions point de nous le redire sans cesse.

LE Marquis étoit trop attentif à étudier tout ce qu'il croyoit pouvoir me faire plaisir, pour ne pas s'appercevoir que celui auquel j'étois le plus sensible, étoit d'être en la Compagnie de sa chère Sœur. Il en conclut, avec raison, qu'elle ne m'étoit pas indifférente. En nous observant de plus près, il s'aperçut bientôt que nous étions épris l'un de l'autre. Pour en être encore plus sûr, il prit en particulier Laval, auquel il demanda ce qui en pouvoit être. Ce fidelle Domestique fit d'abord quelque difficulté de le lui déclarer, ignorant quelles pouvoient être ses intentions; mais le Marquis les lui ayant laissé entrevoir, il lui avoua que, depuis plusieurs années, j'aimois passionnément Mademoiselle de Ti ville. Il ajoûta que le feu Marquis, qui

qui avoit approuvé cet Amour, étoit sur le point de me la donner en mariage, lorsque la mort l'avoit enlevé; que ce funeste contre-tems avoit fait une si forte impression sur moi, que mes Parents, en craignant les fâcheuses suites, avoient pris le parti de me faire faire le voyage d'Italie, pour faire diversion à ma douleur; qu'il y avoit déjà plus de quinze jours que nous étions partis de Paris pour faire ce Voyage; mais qu'au-lieu de prendre le chemin de Rome, j'avois pris, à l'insçu de ma Famille, celui de Ti...ville, où le Ciel nous avoit conduits, sans doute, pour le sauver du danger dans lequel il s'étoit trouvé. Le Marquis s'étant ainsi assuré de ma passion pour son aimable Sœur, recommanda le secret à Laval, auquel il promit une récompense s'il étoit fidelle à le lui garder.

J'IGNOROIS qu'il étoit si bien instruit de mes Amours, lorsque, quelques jours après, il me proposa de l'accompagner dans une Visite qu'il vouloit aller rendre, & qu'il devoit au jeune Gentil-homme qui avoit arraché la charmante Emilie des bras de son Ravisseur. Je passerois avec justice, me dit-il, pour le plus ingrat & pour le plus incivil de tous les hommes, si je n'allois pas le remercier chez lui d'un service aussi grand que celui-là. Comme je me flatte, & qu'il m'a paru, que vous prenez beaucoup de part à tout ce qui nous regarde, ne ferez-vous pas aussi bien aise de joindre, en cette occasion, votre reconnoissance à la nôtre? L'air embarrassé, & le ton ému avec lequel je le priai de me dispenser de cette Visite, lui fit assez connoître qu'elle n'étoit nullement de mon goût, & lui confirma tout ce que Laval lui avoit dit de ma passion, dont il s'étoit lui-même apperçu. Envain aurois-je voulu la lui dissimuler plus long-tems. L'Amour est une de ces choses qu'on ne peut tenir long-tems cachées. Il nous trahit, & se découvre par les efforts mêmes que l'on fait, pour le dérober aux yeux de tout le
mon-

monde. Je le vois bien, me dit le Marquis; la Compagnie de la Sœur vous fait plus de plaisir que celle du Frère. Je n'en suis point jaloux. Sa beauté, & plus encore sa vertu, méritent bien que vous lui donniez la préférence. Allez donc lui tenir Compagnie pendant le tems que j'irai m'aquitter auprès de son Libérateur de ce que la Politesse & la Reconnoissance exigent de moi. La manière dont vous voyez que j'en agis ici envers vous, mon cher Comte, vous doit faire assez connoître l'estime que je fais de votre chère personne. Ne perdez par un moment. Vous serez assez long-tems sans vous voir, pendant que vous serez en Italie; & je sai combien une si longue absence doit coûter à deux personnes qui s'aiment.

PAR ce discours je connus qu'on l'avoit instruit de tout ce qui me concernoit, & qu'il étoit par conséquent inutile de le lui dissimuler plus long-tems. Je le lui avouai donc, & lui répétai tout ce qu'on lui avoit déjà dit à mon insçu. L'air sérieux, qu'il affecta de prendre en m'écoutant, me fit croire que cet aveu ne lui avoit pas fait de plaisir. Je ne m'étonne plus, me dit-il, que vous ayez refusé de m'accompagner chez le Baron de Gonneville. Vous craignez peut-être de rencontrer encore en lui un Rival. Ce qu'il a fait pour ma Sœur est en effet un Titre, qui lui donneroit de grands droits sur son cœur, si sa beauté avoit fait la même impression sur le sien, que sur le vôtre. C'est ce que j'ignore, & dont la visite que je vais lui rendre m'instruira bientôt. Il ne me paroît pas que vous soyez fort curieux d'être témoin d'un pareil éclaircissement. En ce cas, je ne vous presse plus de m'y accompagner. Vous passerez, sans doute, auprès de ma Sœur de moments plus doux. Mais quelle haute idée ne faut-il pas que j'aye de votre vertu & de la sienne, pour vous laisser ainsi seul avec elle, après l'aveu que vous venez de me faire? Jugez par-là, mon cher Comte, si je vous connois l'un & l'autre à fonds,

& de l'estime que je fais de vous. Je le remerciai mille fois de ses bontés, & lui profetai que je ferois au désespoir de m'en rendre jamais indigne. Je l'espère, me repliqua-t-il; & étant aussi-tôt monté à Cheval, il partit, me laissant dans l'incertitude sur le fort qu'il réservoir à mon Amour.

DANS cette triste situation, j'allai réjoindre Mademoiselle de Ti . . . ville, à qui je racontai ce qui venoit de se passer. Cette aimable fille, me voyant affligé, employa, pour me consoler & me rassurer, tout ce que l'Amour peut inspirer de plus tendre. Pouvez-vous vous allarmer ainsi sans sujet, me dit-elle? Si mon Frère n'approuvoit pas notre Amour, vous auroit-il envoyé, comme il a fait, auprès de moi? Atiferoit-il lui-même un feu qui n'est déjà que trop ardent, s'il ne le voyoit pas avec plaisir? Livret-on ainsi, en quelque façon, à un Amant passionné, un objet qu'il idolâtre, lorsqu'on est résolu de le lui refuser. Hé, quand il voudroit en agir aussi cruellement avec vous, après les obligations que nous vous avons aujourd'hui l'un & l'autre, pourroit-il le faire sans se rendre coupable de la plus affreuse ingratitude? Le Ciel, qui approuve des nœuds, qu'il a sans doute lui-même formés, ne l'a-t-il pas mis dans l'impossibilité de vous rien refuser? Me l'auroit-il rendu, ce cher Frère, & ce seroit-il servi de vous pour lui sauver la vie, afin qu'il me l'ôtât lui-même; car enfin, je ne vous le dissimulerai point, me priver de vous, ou me donner à un autre, ce seroit m'enfoncer un Poignard dans le cœur. Ce cœur est tout à vous. Les droits que vous y avez acquis ne lui permettent pas de vivre, ni sans vous, ni pour d'autre que pour vous. C'est cette douce & flatteuse espérance qui m'a soutenue jusqu'ici au milieu des funestes angoisses, par lesquelles le Ciel m'a fait passer depuis deux mois. Il a voulu sans doute, & veut encore, éprouver par-là notre constance, pour nous rendre plus sensible & plus précieuse

la

la félicité, à laquelle il nous a destiné en nous unissant pour jamais l'un à l'autre. C'est ainsi que mon adorable Emilie s'efforçoit de dissiper les allarmes que la violence de mon Amour me causoit. Elle réussit à rétablir le calme dans mon cœur, mais il n'y régna pas long-tems.

IL fut de nouveau troublé par l'arrivée de son Libérateur qui vint, deux ou trois jours après, au Château, rendre la visite que le Marquis lui avoit faite. Il demanda à voir Mademoiselle de T ville, qui n'auroit pû, sans impolitesse, & sans ingratitude, lui refuser cette satisfaction. Ce fut encore un nouvel assaut que mon Amour, ou pour mieux dire, ma jalousie eut à soutenir. La bonne mine du jeune Baron de Gonneville, sa taille avantageuse, ses manières polies & galantes, mille belles qualités qu'annonçoit un extérieur prévenant, me jettèrent dans des allarmes que j'eus toutes les peines du monde à cacher. Elevé à la Cour dès son enfance, il avoit parfaitement profité de cette excellente école. Il s'y étoit si bien conduit, qu'il avoit été gratifié, en sortant de Page, d'une Compagnie; & par une rencontre assez singulière, il se trouva qu'il avoit été plusieurs fois dans les mêmes Garnisons que le Marquis; ce qui avoit formé entr'eux deux une liaison, que la dernière aventure de Mademoiselle de T ville ne fit que resserrer encore davantage. Cette liaison, & la visite du Baron firent naître dans mon cœur mille soupçons qui le déchirèrent cruellement. Sa Physionomie aimable & prévenante, son esprit vif & brillant, ses façons engageantes, son procédé généreux envers mon Amante, la reconnaissance qu'elle devoit en avoir, tout me fit voir en lui un Rival dangereux, qui pouroit m'enlever dans la suite, ou du moins me disputer, un cœur dont je travaillois depuis plusieurs années à m'assurer la possession.

IL est vrai que je venois de recevoir des assurances que

ce cœur étoit tout à moi ; mais qu'on s'allarme aisément quand on aime ! La crainte continuelle où l'on est , que le bien , après lequel on aspire , ne nous échape , est une espèce de boureau qui nous tourmente sans cesse , & contre lequel il n'y a que la possession qui puisse nous rassûrer. Malheureusement pour moi , je ne pouvois me flatter de lever si-tôt les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur. Le Deuil du Marquis & de sa Sœur , mon Voyage d'Italie , l'opposition de mon Père , que le tems seul & les instances de mon Oncle pouvoient lever , enfin l'inconstance naturelle au Sexe , tout m'allarmoit , tout me troubloit , tout m'inquiétoit.

QUE l'homme est ingénieux à se tourmenter soi-même , ou plutôt , que la félicité après laquelle il court ici bas est mêlée d'amertume & de traverses ! Je venois de me regarder comme le plus heureux des mortels , comme je l'étois en effet ; & une imagination , une chimère empoisonne , un moment après , le plaisir auquel j'avois été si sensible ! j'étoufai , autant qu'il me fut possible , & renfermai dans mon cœur ces honteux mouvements que la jalousie y excitoit , & que j'aurois voulu , pour tout ce que je possédois au monde , pouvoir en chasser. Ne suis-je pas fou , me disois-je , après les assurances que l'adorable Emilie m'a données de son Amour , de me mettre de pareils phantômes dans la tête ! Que diroit cette chère & tendre Amante , si elle me croyoit seulement capable d'avoir pour elle des sentimens , qui dans le fonds lui font si injurieux ? Ah ! gardons-nous bien de les lui faire jamais paroître ! Ce seroit le vrai moyen de s'attirer son indignation & sa haine , & de la perdre pour jamais ; car y a-t-il dans le monde une seule femme raisonnable qui voulût s'unir avec un jaloux par des liens indissolubles , tels que sont ceux du mariage ? Je fus donc tout le premier à condamner mon extravagance.

RIEN

RIEN ne contribua plus à m'en guérir, que ce que je sentis un moment après, & qui doit apprendre aux hommes combien ils doivent se défier des chimères, que la jalousie leur met ordinairement dans l'esprit pour les tourmenter. C'est que ce prétendu Rival, qu'elle m'avoit représenté comme un homme si redoutable à mon Amour, étoit lui-même marié depuis environ trois mois à une des plus aimables Dames de la Province, qu'il aimoit passionnément, & qui lui avoit fait une fortune considérable. On peut juger par-là si mes soupçons jaloux avoient le moindre fondement solide. Combien de gens, attaqués de la même maladie, se livrent-ils à mille & mille imaginations qui ne sont pas plus fondées, & qui néanmoins leur font souffrir les plus cruels tourments, qu'il ne font aussi que trop souvent endurer à l'innocent objet de leur jalousie! Puisse cet exemple contribuer à les guérir d'un mal dont les cruelles atteintes, que j'ai éprouvées, surpassent tout ce qu'on en peut dire!

CEPENDANT le tems de mon départ approchoit; car enfin un plus long séjour à Ti . . . ville m'auroit rendu coupable aux yeux de mon Père, s'il avoit été instruit de ma désobéissance. Quelque violent que fût mon Amour, j'aurois été au désespoir qu'il m'eût brouillé avec lui. Ce n'auroit pas effectivement été le moyen de réussir dans le projet dont mon Oncle s'étoit flatté, qui étoit de me faire épouser, à mon retour, la charmante Emilie. Une Lettre qu'il m'écrivoit à Lyon, où il me croyoit, & que me renvoya Merveille, à qui j'avois donné ordre de m'aller attendre dans cette Ville, me fit connoître qu'il étoit enfin tems de me séparer de ma chère Maitresse. Il n'est pas difficile de se figurer combien cette séparation devoit être douloureuse de part & d'autre. L'aimable Emilie ignoroit encore le voyage que je devois faire. Je tremblois de

le lui annoncer; j'aurois voulu me le cacher à moi-même. Le Marquis, qui en étoit instruit, non seulement m'épargna cette douleur, mais il y joignit encore la plus grande faveur qu'il pût me faire. Après avoir sondé en particulier les sentimens de sa Sœur pour moi, & ayant reconnu qu'ils étoient tels que je les lui avois déclarés, la veille de mon départ, il me tint, en sa présence, ce discours qui fera toujours présent à ma mémoire, quand je vivrois des milliers d'années.

P U I S Q U' E N F I N vos affaires ne vous permettent pas de rester plus long-tems avec nous, il ne seroit pas juste, ditmon cher Comte, que nous vous laissassions partir d'ici comme vous y êtes venu. Votre Amour vous à conduit ici pour nous sauver l'un & l'autre. Je vous dois la vie, & ma Sœur vous est, en quelque façon, redevable de son honneur, pour la défense duquel vous avez fait tout ce qu'on peut faire. Des bienfaits de cette nature méritent des récompenses extraordinaires. Après avoir long-tems cherché comment je pourrois m'acquitter envers vous, je n'en ai trouvé qu'un moyen qui pût vous être agréable, c'est de partager avec vous ce que je possède Ah! mon cher Marquis, interrompis-je, auriez-vous crû mon cœur capable d'être sensible à un vil intérêt Ecoutez-moi jusqu'au bout, continua-t-il. Si je vous proposois simplement la moitié de mon bien, je croirois faire insulte à votre générosité. Je fais que vous avez le cœur trop bien placé pour accepter cette offre, qui d'ailleurs seroit encore infiniment au-dessous de ce que je vous dois; Mais j'y joins un trésor qui en relévera, sans doute, le prix & le mérite à vos yeux. C'est la main de ma chère Sœur, qui vous a déjà fait présent de son cœur, comme vous lui avez donné le vôtre depuis long-tems. Si je savois dans le monde quelque chose qui pût vous faire plus de plaisir, & qu'il

qu'il fût en mon pouvoir de vous le procurer, m'en coûtait-il tout mon bien, m'en coûtait-il tout mon sang, je consacrerai à cela l'un & l'autre avec la même ardeur & le même zèle, qui vous a fait exposer à tout, pour nous sauver tous les deux des dangers que nous avons courus. Ma chère Sœur ne m'en dédira point. Je connois sa tendresse pour vous, comme je connois la vôtre pour elle, & ce n'est que sur cette assurance que je vous la présente en qualité d'Epouse. Si les tristes conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons me l'avoient permis, comme je ne doute point que vos Parents ne soient encore, à cet égard, dans les mêmes dispositions où ils étoient, lorsque la mort nous a enlevé notre Père, nous consommerions sur le champ, de concert avec eux, cette grande affaire; mais vous savez que la bienséance nous lie sur cela les mains encore pour plus d'une année. Cependant comme quelqu'un de ces accidents imprévus, auxquels la vie est tous les jours exposée, pourroit m'ôter l'occasion de m'acquitter envers vous, je n'ai point voulu m'exposer à remporter de ce monde une stérile reconnaissance. De quelque manière qu'il plaise à la Providence de disposer de moi, je mourrai votre beau-Frère. En voici le gage & l'assurance, poursuivit-il en me présentant une grande & magnifique boîte d'Or, qu'il me pressa d'accepter. Puisse ce présent, ajouta-t-il vous faire ressouvenir long-tems de moi, comme je me souviendrai de vous, tant qu'il me restera un souffle de vie!

Je fus si surpris, & même si saisi, de ce bonheur inespéré, que je n'eus pas la force de répondre sur le champ à un discours si gracieux. Les larmes de joye qui coulèrent de mes yeux, jointes à un certain tressaillement que je sentis dans mon cœur, me coupèrent la voix, lorsque je voulus parler. Attendri d'ailleurs par la présence de ma chère Amante, dont le Marquis venoit de m'assurer la possession,

tion, j'étois dans une espèce d'extase qui me ravissoit tous les sens. Cette aimable fille, que son Frère avoit fait asseoir à mes côtés, le coude négligemment appuyé sur la Table, cachoit d'une main ses beaux yeux qui répandoient quelques larmes, que la joye faisoit sans doute aussi couler. Un aimable pudeur, qui s'étoit répandue sur tout son Visage, y relevoit encore l'éclat de ses charmes. O ciel! qu'elle étoit adorable dans cet état & dans cette attitude! Qui vous verroit ainsi l'un & l'autre, & ne vous connoitroit pas, nous dit le Marquis en souriant, vous croiroit tous les deux dans la plus grande affliction du monde; mais je connois vos cœurs à fonds, je lis ce qui s'y passe, & je vois avec une satisfaction infinie que ces larmes & ces soupirs, qui vous ôtent à tous les deux l'usage de la parole, ne procèdent que de l'excès de votre joye. Il en est des transports de celle-ci, comme des excès de la douleur. Ces deux passions sont muettes l'une & l'autre, lorsqu'elles sont à un certain point. Allons donc, reprenez vos esprits, & revenez à vous. Vous, mon cher Frère (car je ne vous donnerai plus à l'avenir d'autre nom) prenez la main de ma Sœur, & regardez-là, des ce moment, comme votre Femme; & vous, ma chère Sœur, regardez dorénavant Monsieur le Comte, comme votre Epoux. Puissiez-vous être aussi heureux, & aussi contents, tous les jours de votre vie, que je suis assuré que vous l'êtes en ce moment!

A ces dernières paroles je sortis de l'espèce d'anéantissement, où la joye m'avoit mis d'abord. J'avancai ma main en la présentant à ma charmante Emilie, qui de son côté me présenta la sienne. Je la baisai avec des transports dont son Frère fut charmé. Je l'étois encore bien plus du bonheur qu'il venoit de me procurer; & ce qui me le rendit encore plus piquant, c'est que ma chère Amante me parut y être aussi sensible que moi. Les larmes de joye qui

ve-

venoient de couler de ses yeux, y avoient fait place à une douce langueur, à travers laquelle on voyoit briller l'excès de son Amour. Les tendres regards qu'elle jetta sur moi me pénétrèrent jusques au fonds du cœur, où elle excita les plus doux transports.

CONTENT des assurances que le Marquis venoit de me donner, & uniquement occupé de mon bonheur présent, je ne faisois point attention à la magnifique boète qu'il m'avoit présentée, ni à ce qu'elle pouvoit contenir. Il m'en fit ressouvenir. Je l'ouvris aussi-tôt, & y trouvai le portrait de Mademoiselle de Ti . . . ville qui y étoit représentée avec tous les charmes qui la rendoient si aimable. Voilà, me dit-il, un présent qui vous consolera un peu de l'absence de votre chère Epouse, en attendant que le tems vous réunisse pour ne vous plus jamais séparer. Ensuite tirant un grand papier qui étoit dans le fonds de la boète; pour cet Acte-ci, ajouta-t-il, il pourra contribuer à me conserver dans votre amitié la place que je vous prie de vouloir bien m'y garder. C'est à vous deux maintenant à en assurer la validité par votre signature; & en même tems il me présenta la plume. Ayant jetté les yeux sur cet écrit, je vis que c'étoit un contrat par lequel il me donnoit sa Sœur en mariage avec la moitié de tous les biens qu'il possédoit. Nous voulûmes lui faire sur cela nos très humbles remerciements. Tout celui que j'exige de vous, nous dit-il, c'est que vous mettiez, l'un & l'autre, votre nom au bas de cet Acte en signe d'acceptation. Nous ne nous fîmes pas prier davantage. Je présentai la plume à Mademoiselle de Ti . . . ville qui, après avoir signé, me la remit de la manière du monde la plus gracieuse. Je signai après elle, & le Marquis en fit autant. Alors il fit entrer deux Notaires qui étoient dans la chambre voisine, & qui achevèrent de donner à cet Acte toute l'autenticité

dont il pouvoit avoir besoin : Cette pièce m'ayant été ensuite remise par le Marquis , nous passames le reste de la journée dans la joye & les plaisirs que pouvoient nous permettre les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions. C'est ainsi que se firent nos fiançailles, & que, par la petite supercherie que je fis à mes Parents, je m'assurai, à leur insçu, de la possession du charmant objet qui devoit faire le bonheur de ma vie.

S'IL m'étoit doux, d'une part, d'avoir fait cette précieuse acquisition, c'étoit, de l'autre, un supplice bien rude pour moi d'annoncer à ma chère Amante notre séparation, dont la durée devoit être si longue. Ne me sentant pas assez de force pour prendre sur moi cette commission, je priai le Marquis de vouloir bien s'en charger, & de lui annoncer cette nouvelle, de manière qu'elle ne lui fût point trop douloureuse. Il me le promit. M'étant donc contenté de la laisser dans l'idée où elle étoit que je ne retournois que pour quelques semaines à Paris, d'où je reviendrois ensuite passer l'Eté, selon notre coutume, à la terre de mon Oncle, je pris congé d'elle, après lui avoir laissé mon Portrait que j'avois eu la précaution de faire tirer, & une bague assez riche que je portois au doigt, la priant de garder l'un & l'autre, comme un gage de mon Amour & de l'alliance que nous venions de contracter ensemble.

JE partis le lendemain pour Paris, après avoir fort recommandé aux Domestiques de mon Oncle le secret sur le Voyage que je venois de faire. Le Marquis, à qui j'avois fait confiance de la petite tromperie que la violence de mon Amour m'avoit fait faire, avoit pris la même précaution avec les siens; desorte que je fus fort tranquille sur ce sujet. Le secret fut en effet si bien gardé, que ma Famille ne sçut rien de ce Voyage, ni de tout ce qui s'y étoit passé, que lorsqu'il fut tems de l'en instruire. Arrivé à Paris,

ris, j'en partis tout de suite pour Lion. Il étoit tems que j'y arrivasse. Les Amis, pour lesquels mon Père m'avoit donné des Lettres de recommandation, en avoient déjà reçu d'autres, par lesquelles il leur demandoit de mes nouvelles. Un accident que je feignis m'être arrivé dans la route excusa mon retardement. Je passai près d'un Mois dans cette belle & grande Ville, qui ne reconnoit que Paris au dessus d'elle. Elle peut passer, avec justice, pour une des plus considérables de l'Europe, tant par sa grandeur & par le nombre de ses habitants, que par sa richesse. C'est aussi une des plus anciennes, puisqu'elle compte plus de deux mille ans, depuis qu'elle fut fondée par les Romains qui y établirent une de leurs Colonies. Les Antiquités dont on y trouve encore quelques vestiges, font voir qu'elle étoit, sous ces Maîtres du monde, aussi brillante & aussi considérable, pour le moins, qu'elle l'est aujourd'hui. J'en visitai, en me promenant, quelques restes, qui montrent seulement que ces grands monuments ont existé. Le tems, qui détruit tout à la fin, & plus encore le grand nombre de révolutions que cette Ville a essuyées, en ont fait disparaître & la forme & la figure, desorte qu'on n'y connoit presque plus rien. Je ne vis qu'un monument qui se soit conservé en entier, & qui est également respectable, & par lui-même, & par la dignité de son Auteur. C'est la harangue que l'Empereur *Claudius* fit au Senat de Rome en faveur des *Lyonnois*, lorsqu'il étoit *Censeur*. Cette pièce est gravée sur une Table antique de Bronze, partagée en deux colonnes. Elle fut trouvée l'an 1528, & se conserve dans le Vestibule de l'Hôtel de Ville, où je la lus, d'un bout à l'autre, avec beaucoup de satisfaction.

COMME les plaisirs marchent ordinairement à la suite des richesses, celles que le Commerce jette dans cette ville, en procurent de toutes les espèces à ses habitants. L'Opé-



ra, la Comédie, les Bals, les Assemblées, le Jeu, les Cafés, enfin tous les plaisirs qu'on peut desirer, font de Lion un second Paris. On a même, dans cette première Ville, un avantage qu'on n'a point dans l'autre. C'est qu'étant éloignée de la Cour, on n'y voit point ce fol entêtement pour le Luxe qui ruine, ou met à l'étroit, tant de Familles. Deux mille écus de rente à Lion, en valent plus de dix mille à Paris, desorte que tel particulier vit-là comme un petit Prince, dont le revenu ne suffiroit pas à Paris pour le seul entretien de ses Domestiques & de son Carosse. Je trouvai dans les Amis, auxquels mon Père m'avoit recommandé, des personnes d'un commerce & d'une société agréables, qui me procurèrent tous les plaisirs qu'on pouvoit prendre dans leur Ville. J'y aurois été plus sensible, sans doute, si mon cœur eût été plus libre; mais éloigné de l'objet de mon Amour, qui m'occupoit sans cesse, il me sembloit que ces plaisirs, qui avoient eu pour moi tant d'agréments, les avoient tous perdus. Une Lettre que je reçus du Marquis de T . . . ville, m'y rendit absolument insensible pendant quelques jours. Il me marquoit qu'il s'étoit acquité auprès de sa Sœur de la commission dont je l'avois chargé, mais que, quoiqu'il lui eût annoncé mon départ pour l'Italie avec tout le ménagement possible, cette nouvelle lui avoit néanmoins causé tant de chagrin, qu'elle en étoit tombée malade, qu'il espéroit cependant que cet accident n'auroit point de fâcheuses suites.

A cette triste nouvelle peu s'en fallut que je ne prisé la poste sur le champ pour retourner à Ti . . . ville. Je l'aurois fait, malgré toutes les remontrances de Merville, qui me représenta les conséquences de cette démarche, si une seconde Lettre, que je reçus, quelques jours après, de Mademoiselle de Ti . . . ville elle-même, ne m'eût rassuré sur sa situation. C'étoit la première que j'eusse jamais re-

reçu d'elle. O Dieu! qu'elle étoit tendre! L'Amour l'avoit lui-même dictée. Les larmes de joye & de tendresse que je répandis en la lisant, dissipèrent les allarmes mortelles que m'avoit causé celle de son Frère. Je fis réponse à l'un & à l'autre dans les termes les plus expressifs que la plus tendre Amitié & l'Amour le plus ardent puissent fournir. Pour n'être plus exposé à l'avenir à de pareilles allarmes, je les priaï très instamment tous deux, & surtout ma chère Amante, de me donner de leurs nouvelles, au moins, tous les huit jours, comme je ne manquerois pas de leur donner des miennes, tant que dureroit mon absence, dont j'abrégerois la durée autant qu'il me seroit possible. Ils me le promirent par une réponse qu'ils me firent & que je reçus, quinze jours après à Montpellier, où j'étois alors. L'exactitude avec laquelle nous nous acquitâmes, de part & d'autre, de notre promesse, ne contribua pas peu à dissiper les chagrins que cause l'absence à des personnes qui s'aiment tendrement.

DESQUE j'eus vû à Lion tout ce qui peut satisfaire la curiosité d'un Voyageur qui cherche à s'instruire, j'en partis pour me rendre à Montpellier, Ville du Languedoc, la plus considérable après Toulouse qui en est la Capitale. Les Etats de la Province, qui y étoient alors assemblés, m'en firent trouver le séjour très-agréable. La brillante Cour du Prince de Dombes qui, en qualité de gouverneur, présidoit à cette Assemblée, les Députés de la Noblesse & du Clergé de la Province dont elle étoit composée, une multitude de Gentils-hommes & d'autres personnes riches, qui ne manquent pas de se rendre pendant ce tems à Montpellier, y amènent ordinairement avec eux les jeux & les plaisirs. Ce n'étoit que Bals, que Parties de plaisirs, que Comédies, & autres Amusements, qui, joints à l'humeur gaye des habitants, donnoient à cette Ville un air qui n'avoit rien de Pro-

vincial. Mais une des choses qui m'y frappa davantage, ce fut l'enjouement & la grande liberté du Sexe, enjouement d'autant plus piquant, qu'il est toujours accompagné de beaucoup de sagesse. J'en vis une preuve bien convainquante dans la personne d'un jeune Anglois, dont je vais insérer ici la tragique Avanture, afin d'en conserver le souvenir.

Tout le monde fait que la Ville de Montpellier est principalement renommée en France & dans les pais voisins, pour son Ecole de Médecine. Cette Ecole, qui a formé de très grands hommes, & fort habiles dans cette science, y attire non seulement un grand nombre de François, mais aussi d'Etrangers, qui viennent y faire leur cours de Médecine. Un jeune Anglois, fils d'un des Médecins de S. M. Britannique, y avoit été envoyé dans cette intention; mais il s'appliqua beaucoup moins à l'étude de cette science, qu'à faire sa Cour au beau Sexe, dont les manières libres & enjouées étoient beaucoup plus de son goût, que tous les préceptes d'Hipocrate, de Gallien, & de Paracelse. Jeune, beau, bienfait & riche, avantages qui préviennent ordinairement les Belles en notre faveur, il s'imagina qu'il n'en trouveroit point à Montpellier, dont le cœur pût résister à ses attaques. Dans cette vaine persuasion, pour rendre sa conquête plus brillante, il choisit Mademoiselle de N . . . qui étoit une des plus aimables & des plus belles personnes de la Ville. Il ne lui fut pas difficile de s'introduire chez elle. La grande liberté avec laquelle on vit à Montpellier, y ouvre toutes les portes à tous les honnêtes gens, qui y sont présentés par quelque personne de connoissance. Celle de Mademoiselle de N . . . fut ouverte par cette voye au jeune Anglois qui, par une vanité assez ordinaire à son âge, se fit passer pour le Fils d'un Milord. Il y fut reçu d'une manière convenable à cette qualité, c'est-à-dire, comme un homme dont la fréquentation ne pouvoit être qu'honorable;

&

& il se comporta pendant quelque tems d'une façon à le faire croire. Mais la passion violente qu'il prit pour cette Belle, ne lui permit par de soutenir long-tems ce caractère. Comme il n'étoit point encore bien au fait de la coûtume du païs, il prit les manières libres & enjouées de Mademoiselle de N pour des marques d'Amour, & résolut en conséquence de donner quelques assauts à sa vertu. Elevé dans l'Ecole de *West-minster*, où la jeunesse est extrêmement débordée, il en avoit apporté tout le libertinage à Montpellier, où il eut pour lui des suites très funestes. En effet ayant voulu prendre avec cette Demoiselle des libertés contraires à son honneur, il en fut reçu d'une manière à lui faire perdre l'envie d'en prendre à l'avenir de pareilles avec des personnes de sa sorte. Moins sensible à ce mauvais traitement qu'à l'exclusion qu'elle lui avoit donnée, il n'y eut point de ressorts qu'il ne fit jouer pour tâcher de rentrer dans ses bonnes grâces; mais n'ayant pû en venir à bout, il prit une résolution vraiment digne de son caractère & de son éducation. Ce fut de publier par-tout, qu'il avoit obtenu tant de faveurs de Mademoiselle de N, qu'il s'en étoit enfin dégoûté pour passer à d'autres Amours.

LE bruit de cette infamie ne fut pas plutôt parvenu jusqu'à cette Demoiselle, qu'elle résolut de venger son honneur, que cet insolent outrageoit d'une manière si cruelle. Outrée, avec justice, de cet affront, elle crut que rien n'étoit capable de le laver, que le sang de celui qui le lui avoit fait. Pour mieux assurer sa vengeance, elle la dissimula pendant quelque tems, au bout duquel elle apprit que son infâme calomniateur avoit eu une querelle fort vive avec un autre Anglois, *Jacobite*, que ses Parents avoient aussi envoyé étudier à Montpellier. Cette aventure parut à Mademoiselle de N très fa-

vorable pour l'exécution du dessein qu'elle rouloit dans sa tête. Elle écrit donc aussi-tôt, au nom du *Jacobite*, un billet par lequel elle mande au jeune Anglois de se trouver en armes le lendemain, dans un endroit qu'elle lui indiquoit, pour lui faire raison des insultes qu'il lui avoit faites; de s'y rendre seul & sans témoins, afin qu'on ne pût pas les séparer, comme on avoit déjà fait; & pour que l'affaire fût plus promptement terminée, qu'elle se décideroit au Pistolet, & non à l'Epée.

Ce billet ayant été porté par un inconnu au prétendu Milord, celui-ci, qui ne soupçonnoit rien de la vengeance qu'on lui réservoir, fit réponse qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous, à l'heure marquée. Il s'y rendit en effet & s'y trouva le premier. Mais qu'elle fut sa surprise quand, au lieu du *Jacobite* qu'il attendoit, il vit arriver Mademoiselle de N . . . ! Elle ne dura pas longtemps; car après lui avoir reproché en peu de mots l'infamie de son procédé envers elle, cette Héroïque Fille, lui voyant ajoûter encore la raillerie à ses précédentes insultes, en fut si piquée, ainsi que du refus qu'il fit de se battre avec elle, que lâchant aussi-tôt un de ses Pistolets, elle lui fit voler la cervelle, après quoi elle rentra dans la Ville, d'un air aussi tranquille & aussi content, que si elle fût revenue d'une partie de promenade. Cette tragique Aventure étoit arrivé à Montpellier le jour même que j'y entrai.

Ce ne fut pas la seule action Héroïque de cette aimable Fille. Elle en fit une seconde qui en mérite pas moins d'éloges, & que voici. La mort du jeune Anglois ayant été bientôt divulguée, comme on savoit qu'il avoit eu querelle avec le *Jacobite*, ce dernier fut soupçonné de l'avoir tué, & fut en conséquence arrêté sur le champ. La Demoiselle de N . . . en ayant été informée, & ne voulant pas qu'un homme innocent portât la peine d'une Action qu'el-

qu'elle venoit de faire, alla aussi-tôt se dénoncer elle-même au Juge, lui raconta la chose, comme elle s'étoit passée, & se rendit d'elle-même en prison, où elle resta quelques jours. Comme l'insulte qu'elle avoit reçue de l'Anglois, étoit aussi publique que sanglante, les Juges, ne trouvant aucun crime dans son action, la renvoyèrent chez elle comblée des éloges, que méritoient sa sagesse & son courage Héroïque. J'ai appris depuis qu'un d'eux, aussi enchanté de sa vertu que de sa beauté, l'avoit épousée, & lui avoit fait une fortune considérable.

A cette espèce de prodige j'en joindrai ici, en passant, un second, que je vis dans la même Ville. Ce fut un Evêque (Charles Joachim Colbert) qui avoit sacrifié à l'Amour de la Verité, & à son Dévoir Pastoral, non seulement toutes les espérances de fortune, dont sa naissance & son rare mérite pouvoient le flatter, mais celle même dont il jouissoit. Il étoit dans la disgrâce de la Cour, ou pour mieux dire, du Cardinal Ministre. Elle lui avoit été attirée par une certaine Société Religieuse, très-puissante, qui n'est que trop connue, & contre la Doctrine de laquelle il s'étoit déclaré avec la plus grande & la plus saine partie de l'Eglise de France. Celle-ci, pour l'en punir, lui avoit fait retrancher tous les revenus de son Evêché, qu'elle s'étoit fait donner, & dont elle jouissoit depuis plus de dix ans. Ce Prélat n'en étoit pas demeuré moins ferme dans son Dévoir; ce qui avoit encore augmenté pour lui l'estime & le respect de tous ses Diocésains, dont il avoit sçu gagner les cœurs par une conduite vraiment Episcopale. Telle est la récompense que le Ciel donne, dès ce monde, à la solide vertu: les Méchants peuvent, il est vrai, la persécuter, mais jamais la faire haïr, ni lui ôter l'estime & la vénération qu'elle mérite.

APRÈS avoir passé quelques semaines assez agréablement

Y

ment

ment à Montpellier, je me rendis de-là à Marseille, où je ne m'arrêtai que quatre jours, pour voir ce qu'il y avoit de curieux. Lorsque j'eus visité l' Arsenal & les Galères que S. M. tient en cette Ville, je n'y trouvai plus rien qui mérite la curiosité du Voyageur, si ce n'est peut-être la gayeté extraordinaire de ses habitants, que l'on voit, presque à chaque heure du jour, danser au milieu des rues, exercice qu'ils aiment passionnément. Mais pour aimer la joye, ce Peuple n'en est ni plus poli, ni plus civil. Peut-être le grand commerce que les Marseillois ont avec les Nations du Levant, dont les manières sont tout-à-fait opposées aux nôtres, leur donne-t-il cet air d'impolitesse, auquel nos François, en général, sont peu accoutumés. A cette raison je crois pouvoir en ajouter encore une autre, fondée sur l'épreuve que j'en ai faite. J'avois remarqué dans mon Voyage qu'à mesure, que je m'éloignois de Paris, les habitans des Villes par lesquelles j'étois passé, s'éloignoient aussi, plus ou moins, de cette Urbanité, qui est comme naturelle à ceux de cette Capitale: Or comme les Marseillois en sont à plus de cent soixante & dix lieues, je fus beaucoup moins surpris de voir qu'ils n'eussent presque aucune de nos manières.

A l'égard de celles des habitans de Gènes, où j'arrivai quelques jours après, je les trouvai si insupportables, que je n'ai plus été étonné du peu d'estime, que j'ai vû que l'on avoit par-tout pour ces Républiquains. Si l'on a donné à leur Capitale le fastueux titre de *Superbe*, je ne doute nullement qu'on ne l'ait plutôt fait pour exprimer par ce mot le caractère de ses habitans, que pour marquer la magnificence de ses édifices, qui ne la distinguent en aucune façon des Villes ordinaires. Et comme l'Orgueil est le premier, le plus grand, & comme le Père de tous les autres Vices, on peut dire avec vérité, que

que les Génois, en général, remplissent par les leurs toute l'étendue de la signification de ce terme. Avides à l'excès, cette passion les rend capables de sacrifier au moindre intérêt le peu de probité qu'ils pourroient avoir; Durs & impitoyables pour tout autre que pour eux-mêmes, ils voyent d'un œil sec la misère de leurs propres Concitoyens, & la regardent même comme une chose qui leur est glorieuse, en ce qu'elle flatte leur vanité; Dévôts jusqu'à la superstition, ils ne font aucun scrupule d'exercer les plus criantes usures, & de commettre les plus noires trahisons; Galants en apparence, tout leur amour, sur-tout dans les jeunes-Gens, n'aboutit qu'à la plus sale débauche; Jaloux jusqu'à la brutalité, le plus lâche assassinat fait périr chez eux le plus honnête-homme du monde, qui n'aura pas seulement pensé, ni à leurs Femmes, ni à leurs Filles, ni à leurs Maitresses; enfin, pour achever ici leur portrait, tout ce qui passe pour Vice dans tous les autres Païs du monde, est regardé à Gènes comme une Vertu, ou du moins, comme une Gentillesse.

J'AVOIS souvent entendu parler des défauts de cette Nation; j'avois lû ce que les plus anciens Historiens en ont écrit, & qui s'accorde assez avec ce qu'en disent nos Voyageurs modernes; mais j'avois crû que les uns & les autres avoient outré la matière. Ce que j'en vis de mes propres yeux me détrompa, & je les reconnus tels que les uns & les autres nous les ont représentés. J'avouerai que je fus étonné de trouver, dans une Nation si voisine de la nôtre, des mœurs si peu dignes d'un Peuple civilisé. Après avoir long-tems cherché la cause d'une corruption si peu naturelle, je la trouvai, en partie, dans le peu de soin que les Génois prennent de l'Éducation de leurs Enfants, & dans le mépris qu'ils affectent pour leur Jeunesse. Uniquement occupés de leur Com-

merce, qui est l'âme & le nerf de cette République; dévorés d'ailleurs par une sordide Avarice, qui leur fait retrancher les dépenses les plus nécessaires, ils abandonnent le soin de leur Enfance à un Domestique, qui leur laisse faire tout ce qu'ils veulent; heureux encore quand il ne leur apprend pas le mal qu'ils ignorent! A Gènes, encore plus qu'en Hollande, on n'a jamais sçu ce que c'est que Précepteur & Gouverneur. Si quelqu'un, par un excès de générosité & de tendresse Paternelle, prend la résolution extraordinaire de donner à ses Enfans ce qu'ils appellent de l'Education, ne croyez pas qu'il le fasse sous ses yeux, ou dans quelque Académie, ni même dans quelque Collège tant soit peu renommé. Non, cela entraîneroit, à leur avis, trop de dépense, & diminueroit d'autant le trésor qu'ils travaillent à amasser. Une Ecole de Village, dans laquelle une espèce de Païsan enseigne, à bon marché, à lire, à bien écrire, à calculer, à tenir les Livres de Commerce, & autres choses pareilles; Voilà les Académies des Génois; Voilà toutes leurs Sciences; Voilà toute leur Education. Qu'on juge après cela des grands Personnages, qui doivent sortir de pareilles Ecoles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent naturellement de l'esprit & des talents; mais ce sont des fonds qui, n'étant point cultivés, ne leur fervent, pour l'ordinaire, qu'à être encore plus méchants, parce que la mauvaise Education qu'ils ont reçue, est cause qu'ils en usent mal.

UNE seconde cause des Vices qu'on reproche avec justice aux Génois, est le mépris qu'ils font de la Jeunesse, avec laquelle les gens d'un certain âge se gardent bien de se mêler. Quoique ce soit celui de tous les âges, où l'on a le plus besoin de conseils, un homme de cinquante ans se croiroit deshonoré à Gènes, s'il en fréquentoit un de vingt, ou de vingt-cinq. La raison qu'on allègue dans ce Pais-là pour
 juf-

justifier une conduite si extraordinaire, c'est, dit-on, que la Jeunesse y est fort libertine. Hé, comment ne le seroit-elle pas, puisque tous ceux qui pourroient l'instruire & la conduire dans les sentiers de la Sagesse & de la Vertu, la regardent avec mépris & la fuyent! Est-il étonnant qu'un Vaisseau sans Pilote, & abandonné à la violence des Vents & à la fureur des Tempêtes, aille se briser contre les écueils? La fougue des Passions produit les mêmes effets sur le cœur humain, lorsqu'il n'est pas conduit par la Raison & par la Sagesse qui sont, ordinairement, les fruits de l'âge & de l'expérience. Toute l'occupation de cette Jeunesse ainsi abandonnée à elle-même, est de n'en point avoir! Or tout le monde fait, & les jeunes Génois en font une preuve vivante, que l'Oisiveté est la Mère de tous les Vices.

ENFIN une troisième & dernière cause des Vices que l'on remarque dans cette Nation, est le peu de fréquentation qu'elle a avec les autres, chez qui elle pourroit apprendre à s'en corriger. Voyager chez les Etrangers, pour en étudier les mœurs, les usages, & s'instruire de leurs bonnes qualités, pour en profiter soi-même, est une chose qui ne se pratique point chez les Génois. On en peut donner deux raisons, leur Orgueil & leur Avarice. Se croyant la Nation du monde la plus parfaite, ils regardent toutes les autres, comme étant beaucoup au-dessous d'eux; & la dépense qu'entraînent toujours les Voyages, est absolument incompatible avec leur Caractère avare & vilain. Aussi lorsqu'il s'en trouve quelqu'un qui est sorti du pays, pour étudier le monde & se façonner, ils appellent cela, fortir des règles, se distinguer mal à propos; & bien loin d'estimer un tel homme, les autres, à son retour, le regardent comme un sot, qui a employé son Argent à des choses qui leur paroissent inutiles, & même ridicules. Voilà

le portrait naturel des Génois tels que je les ai vûs, & tels qu'ils seront probablement encore long-tems, s'ils continuent de tenir la même conduite. Au reste je ne prétends pas dire par-là, qu'il n'y ait, comme partout ailleurs, quelques honnêtes-gens parmi eux; mais ils y sont en petit nombre; & c'en est toujours assez pour faire une exception à la corruption générale, qu'on reproche très justement à cette Nation. Je n'y ai vû que deux bonnes qualités auxquelles on ne pourroit donner trop de louanges, si la Vertu en étoit le principe. C'est leur extrême Sobriété, & l'aversion qu'ils ont pour le Luxe; mais malheureusement, l'un & l'autre est une suite de leur sordide Avarice; ce qui leur en ôte tout le mérite.

PAR ce détail il est aisé de juger que je ne goûtai pas beaucoup de plaisir dans la fréquentation, que j'eus avec Messieurs les Génois; mais j'en fus bien dédommagé par l'agréable séjour que je fis à Sienne, Ville considérable du Duché de Toscane, où je me rendis en sortant de Gènes. Si tous les Peuples du monde ressembloient à ceux dont je viens de faire le portrait, les Voyages seroient non seulement inutiles, mais encore très pernicieux pour la Jeunesse, & le premier conseil que je donnerois à nos François seroit de ne jamais souffrir que leurs Enfans fortissent du Païs; mais s'ils ressembloient tous au Siennois, je voudrois qu'ils les envoyassent tous chez eux, pour y apprendre la science du monde, & la véritable manière de jouir agréablement de la vie, dont on ne jouit nulle part aussi délicieusement que dans ce païs-là. Sienne, qui est la Capitale d'un de trois petits Etats, qui composent le grand Duché de Toscane, & auquel elle a donné son nom, est sans contredit une des plus charmantes Villes d'Italie par sa situation, par la bonté, & la pureté de l'air qu'on y respire, par la fertilité de son terroir, mais bien plus encore par le caractè-

re

re aimable, par l'esprit, l'enjouement, la politesse, & l'humeur extrêmement sociable de ses habitans. Fondée, environ deux cens ans avant la naissance de J. C., par une Colonie de Gaulois *Sénonois*, qui vinrent en Italie sous la conduite du célèbre *Brennus*, lequel saccagea Rome & fit trembler long-tems la République Romaine, cette Ville semble avoir transmis de siècle en siècle à ses habitans cette franchise & cette aimable cordialité, qui faisoit, dit-on, le caractère de la nation Gauloise. Ce n'est pas seulement entr'eux qu'ils font éclater ces bonnes qualités; elles s'étendent jusque sur les Etrangers mêmes, qui y sont attirés par leurs manières civiles & gracieuses.

Sur le portrait qu'on m'avoit fait en France de l'humeur sombre, jalouse, & dissimulée des Italiens, & sur ce que j'en avois vû moi-même à Gènes, je ne comptois pas beaucoup profiter de mon Voyage, ni trouver beaucoup de plaisirs parmi cette Nation. Le séjour que je fis à Sienne m'en fit porter tout un autre jugement. A peine y fus-je arrivé, qu'en moins de huit jours, je me vis répandu parmi tout ce qu'il y avoit de plus considérable & de plus aimable dans la Ville. Je crus d'abord que c'étoit un effet des bonnes recommandations que l'on m'avoit données; mais j'appris dans la suite, avec beaucoup de plaisir, qu'ils en usoient de même envers tous les Etrangers qu'ils en jugent dignes; & comme ils ont tous naturellement beaucoup d'esprit, ils s'apperçoivent dès la première Visite, si un homme mérite les caresses & les amitiés, qu'ils sont disposés à lui faire. Pour peu qu'ils l'en trouvent digne, ils en agissent alors avec lui comme on peut faire avec le meilleur de ses Amis, le tout sans aucune affectation, ni aucun air qui resente la contrainte. On attribue cette politesse & cette affabilité extraordinaire des Siennois envers les Etrangers, à la haine irréconciliable qu'ils ont pour les Floren-

rentins, qui les ont soumis à leur domination; car autrefois ils formoient un Etat Libre & Républicain. Et comme ils cherchent à se distinguer en tout ce qu'ils peuvent des Florentins, ils se sont toujours étudiés depuis à l'emporter par leur affabilité envers les Etrangers. Cette vengeance, qui est des plus spirituelles & des plus délicates, ne manque pas de porter coup. En effet comme ceux-ci, en sortant de Sienne, vont toujours à Florence pour y voir la Cour du grand Duc, accoutumés aux belles manières des Siennois qu'ils viennent de quitter, ils ne peuvent s'empêcher de mépriser souverainement les Florentins, qui sont le Peuple le plus superbe, le plus avare & le plus insupportable de toute l'Italie après les Génois. Voilà ce qu'on peut appeller une vengeance des plus raffinées. Il faut être aussi spirituel que les Siennois pour l'avoir imaginée, & aussi délicat qu'eux pour en goûter la douceur. A cela près, que le Monde feroit un séjour agréable si les habitants de chaque pais se piquoient ainsi, à qui l'emporteroit les uns sur les autres, pour la politesse & la cordialité!

PARMI les excellentes qualités que je reconnus dans les Siennois, j'en remarquai trois principales qui les distinguent particulièrement du reste des Italiens. La première est leur Amour pour les Sciences, qu'ils ont presque toujours cultivées. Aussi ont-ils dans leur Ville tout ce qui est nécessaire pour cela; Collèges, Université, Académie, Bibliothèques, habiles Professeurs, savants Académiciens. Avec le fonds d'esprit qu'ils ont naturellement, avec de pareils secours, & l'application qu'ils y donnent, il n'est point du tout étonnant qu'ils y réussissent, ni qu'ils ayent eû parmi eux un si grand nombre de Personages illustres dans tous les genres. Jamais Vile en Europe n'en a produit une si grande quantité. Elle a donné la naissance à plu-

plusieurs Saints de l'un & de l'autre Sexe, à neuf Papes, qui sont *Nicolas II. Gregoire VII. Alexandre III. Pie II. Pie III. Marcel II. Paul V. & Alexandre VII.*, à un grand nombre de Cardinaux, d'Archevêques, d'Evêques, de Jurisconsultes, de gens de Lettres, & autres. Les Dames mêmes auxquelles, par un préjugé aussi ridicule qu'il leur est injurieux, on a interdit, préque par-tout, l'étude des Sciences, se distinguent à Sienne par l'application qu'elles y donnent, sur tout aux Belles Lettres: Aussi sont-elles admises, comme les hommes, dans l'Académie, où elles brillent quelque-fois plus qu'eux par la vivacité de leur esprit, & par la beauté de leurs productions. Il n'y a pas jusqu'aux Bourgeois de cette Ville qui ont aussi une Académie, qu'ils ont nommée *li Rozzi*. Cette Académie n'est destinée qu'à l'étude des Comédies en prose, qu'ils aiment passionnément & qu'ils représentent ensuite pour le divertissement du public. J'ai assisté avec beaucoup de plaisir à la représentation de quelques-unes de ces pièces, qu'ils exécutent avec beaucoup de vivacité. Ils y expriment les différents caractères d'un air si naturel, qu'on les prendroit, à les voir, pour les Originaux mêmes qu'ils jouent. Enfin il n'y a pas jusqu'aux Païsans qui n'aient de l'esprit dans ce Païs-là; ce qui paroît par les fréquents *impromptus* qui leur échappent, lorsqu'ils sont dans la joye, chose qui leur arrive fort souvent; car ils l'aiment naturellement, suivant en cela l'exemple que leur en donnent leurs Maîtres & leurs Maitresses.

LA seconde qualité qui me fait beaucoup estimer les Siennois, c'est leur tempérance & leur frugalité. En effet, quoiqu'ils ayent des vins excellents, & à très bon marché, ils n'aiment cependant point à boire. Ils regardent même, avec un juste mépris ceux qui sont sujèts à ce Vice. Cette Vertu règne aussi dans leurs repas, dans lesquels.

Z

quels.

quels on ne voit jamais ni profusion, ni même de superfluité. Ils mangent peu; mais ce qu'ils mangent est bon; & lorsqu'ils invitent quelqu'un, c'est sans façon; ce qui se pratique même dans les meilleures maisons. Ce qu'ils servent est fort bien apprêté, bien entendu; & ils joignent seulement à leur ordinaire quelque plat choisi & délicat. Ils pensent, & avec justesse, que ce n'est pas avoir envie de voir souvent les gens, que de les régaler avec une profusion, dont on n'est pas en état de soutenir long-tems la dépense, & que la véritable amitié n'exige point ces ruineuses & inutiles cérémonies.

A ces deux excellentes qualités j'en joindrai une troisième, qui rend leur société extrêmement agréable; c'est le penchant qu'ils ont tous pour la galanterie, dont ils se font un des plus aimables amusements. Ce penchant leur paroît si naturel, qu'ils regardent comme un imbécille & un stupide, tout homme qui n'a pas une intrigue amoureuse. C'est à cet agréable passe-tems que l'on doit attribuer l'union charmante avec laquelle ils vivent entr'eux, cette gayeté, cet enjouement & cette urbanité que n'ont point ordinairement des personnes, qui ne s'occupent qu'à l'étude des Sciences. Les Siennois savent corriger l'un par l'autre. Partageant tout leur tems entre ces deux occupations, ils donnent le matin à l'étude, & le reste du jour, avec une partie de la nuit, à la galanterie. Cet amusement ne se pratique pas moins par les Dames, que parmi les Cavaliers, dont la conquête leur est d'autant plus aisée à faire, que ce sont les plus belles Femmes qui soient dans toute l'Italie. Mais ce qui rend leur compagnie mille fois encore plus aimable c'est leur esprit qui, étant orné & cultivé par la lecture & par l'étude, l'emporte d'ordinaire sur celui des Hommes par sa vivacité, & ses agréables faillies. On en peut dire autant de leur mémoire qui est si prodigieuse, que
bien

bien souvent il leur suffit d'avoir lû un livre une seule fois, ou d'avoir entendu un sermon avec attention, pour le savoir par cœur. Si c'est une suite de la grande application qu'elles donnent à l'étude; où si c'est un talent particulièrement effecté aux femmes de ce Pais-là, c'est ce que je ne puis décider. Tout ce que j'en puis dire, c'est que j'ai souvent été témoin de ce que j'écris ici. Une chose que j'ai encore plus admirée dans cet aimable Sexe, & que je n'ai pas toujours rencontrée ailleurs, c'est la bonne union & la parfaite intelligence dans laquelle ces Dames vivent les unes avec les autres. Point de jalousies, point de médisances dans les Assemblées qui se tiennent alternativement chez elles, & où les Cavaliers, & même les Etrangers de leurs connoissance, sont parfaitement bien reçus. Enfin on ne remarque dans les Dames Siennoises presque aucun des défauts qu'on reproche à leur Sexe, & qui rend nos Cercles quelque-fois si ennuyeux aux personnes, qui ont du goût & du discernement. Dans ces Assemblées, les unes s'amuse à de petits concerts de Voix & de Simphonie, pendant que les Cavaliers divertissent les autres par de petits jeux Galants, ou expriment à leurs Belles d'une manière tout-à-fait agréable, la violence de leur passion. L'Assemblée, qui commence sur le soir & dure jusqu'à minuit, étant finie, chaque Cavalier reconduit sa Dame chez elle; & celles-ci, en leur souhaitant le bon soir, leur donnent rendez-vous pour le lendemain dans l'endroit où l'on doit s'assembler.

Je trouvai cette façon de vivre tout-à-fait agréable, & bien éloignée de l'idée que l'on a ordinairement de la contrainte & de l'Esclavage, dans lequel on dit que les Italiens tiennent les Dames. Il est vrai que je ne les ai vû jouir qu'à Sienne de cette grande liberté, dont il est presque inoui qu'elles aient jamais abusé. Il est encore vrai que ce Privilège ne s'étend qu'aux Femmes mariées; car pour les jeu-

nes Demoiselles, on les tient, avec raison, éloignées de cette familiarité & de ce commerce galant, qui pourroient être trop dangereux pour de jeunes personnes. Mais si les Dames jouissent dans la Ville d'une si grande liberté, ce n'est encore rien en comparaison de celle qu'elles ont à leurs Campagnes. Comme le séjour en est beaucoup plus riant & plus guai, elles y vivent aussi sans aucune espèce de contrainte. Elles n'y sont presque jamais sans grande Compagnie, & y tiennent les mêmes Assemblées que dans la Ville. Les Jeux d'amusement, les plaisirs de la Promenade, ceux de la Table, de la Chasse aux Oiseaux, dont elles prennent le divertissement aussi bien que les hommes, les Conversations galantes, les petits rendez-vous, le tout entre-mêlé, de tems en tems, de quelques lectures amusantes & instructives; voilà quelles sont leurs occupations dans cet aimable séjour. Ces plaisirs sont d'autant plus délicats que jamais le crime ne les accompagne, ce qui n'est rien moins que rare dans les autres contrées de l'Italie, où la jalousie des Maris tient les Femmes enfermées sous la clé, sans les laisser voir à qui que ce soit. Par cette conduite, tout opposée, les Siennois font voir leur prudence & leur sagesse, & combien ils sont persuadés de la vérité des maximes d'un de nos plus fameux Poëtes Comiques, qui dit que

*Le Sexe aime à jouir d'un peu de liberté; *
 On le retient fort mal par trop d'austérité,
 Et les soins défilants, les Verroux & les Grilles
 Ne font point la vertu des Femmes, ni des Filles.
 C'est l'honneur qui les doit tenir dans le Devoir,
 Non la sévérité que nous leur faisons voir.
 C'est une étrange chose, à le dire sans feinte,
 Qu'une Femme qui n'est sage que par contrainte.*

En-

* MOLIERE, dans son *Ecole des Maris*.

*Envain sur tous ses pas nous prétendons régner ;
 Son cœur, son tendre cœur, est-ce qu'il faut gagner,
 Et l'on ne doit tenir, quelque soin qu'on se donne,
 Son honneur guères sur aux mains d'une personne,
 A qui, dans les desirs qui peuvent l'assaillir,
 Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.*

Si, à l'exemple des Siennois, tous les Italiens étoient bien convaincus de ces Vérités ; si en conséquence, ils en agissoient comme eux avec leurs Femmes, ils en vivoient mille fois plus heureux, leurs Femmes les chérissoient tendrement, & leur honneur ne courroit entre leurs mains aucun de ces hazards qui, malgré toutes leurs précautions, leur font faire si souvent naufrage. Qu'ils se rappellent l'exemple de la première Femme, dont elles sont toutes sorties. Celle-ci n'auroit jamais, dit-on, été tentée de toucher au fruit de l'Arbre de la Science du bien & du mal, s'il ne lui avoit pas été si sévèrement défendu.

C'EST une remarque fort judicieuse que fit sur ce sujet une de ces aimables Dames qui m'avoit pris, selon la coutume, pour son Cavalier, & qui à cette occasion, me donna une preuve de ce que j'ai dit, un peu plus haut, de l'esprit & de la grande mémoire des Dames Sienneses. Cette Dame étoit l'Epouse d'un noble Siennois, à qui j'avois été recommandé & qui m'avoit procuré la connoissance de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Ville. Elle avoit beaucoup d'esprit, & aimoit passionnément les Belles Lettres, à l'étude desquelles elle s'étoit fort appliquée. Elle entendoit & parloit parfaitement les langues Française & Latine, excelloit dans la Poësie Italienne, & avoit composé un grand nombre d'excellentes pièces, qui lui avoient mérité une Place honorable dans l'Académie des *Intronati*. Un jour que j'étois à sa Campagne & que nous nous entretenions

ensemble sur cette matière, lui ayant récité les vers que je viens de transcrire, elle les trouva parfaitement beaux; & les pensées lui en parurent aussi justes, que flatteuses pour son Sexe. Les exclamations par lesquelles elle témoignoit combien ce petit morceau de notre Poésie lui plaisoit, excitèrent la curiosité des autres Dames qui étoient avec nous, & qui lui demandèrent quel étoit le sujet de son admiration. Elle le leur dit; mais comme celles-ci n'entendoient point la langue Françoisé, elles ne purent partager ce plaisir avec elle. La Compagnie étoit occupée à toute autre chose, lorsque cette Dame, qui s'étoit éclipseé sans que je m'en fusse aperçu, rentra, quelques moments après, dans l'Assemblée, ayant en main ses Tablettes qu'elle remettoit dans sa poche. La voyant rentrer, j'allai au devant d'elle, & me doutant de quelque chose, je lui dis en riant que la vûe de ses Tablettes m'annonçoit quelque nouvelle production de sa part. Non, non, me dit-elle en fouriant; mais comme je n'ai pas voulu laisser échapper le beau morceau de Poésie que vous m'avez fait le plaisir de me réciter, je viens de le transcrire. Je me plaignis galamment de ce qu'elle ne m'avoit pas procuré l'occasion de lui rendre ce petit service, dont je me ferois acquité avec beaucoup de joye. Je ne vous l'ai point demandé, reprit-elle, parceque cela n'étoit pas nécessaire. En effet l'ayant priée de vouloir bien me prêter un moment ses Tablettes, pour voir s'il ne lui étoit pas échappé quelques Vers, je ne fus pas peu étonné de voir qu'il n'y manquoit seulement pas une Virgule. Mais ce qui me surprit encore davantage, fut qu'à la suite de ces Vers François, j'en vis un pareil nombre d'Italiens, qui exprimoient, presque mot pour mot, ceux que je venois de lire, & qui même, en quelques endroits, l'emportoient, pour la beauté, sur l'Original. O pour le coup, lui dis-je, vous me permettrez de régaler la
Com-

Compagnie de cette charmante traduction! Elle voulut s'y opposer; mais un des Cavaliers, entendant notre petite contestation, la termina en se saisissant des Tablettes. Aussi-tôt il se mit à lire tout haut cette excellente traduction, que les Dames entendirent avec autant de plaisir, qu'elle fit d'honneur à celle qui venoit de la faire. Ce fait, & plusieurs autres de cette Nature dont je fus témoin, confirment ce que j'ai dit de l'esprit & de la mémoire extraordinaire des Dames de Sienne.

PAR le détail que j'ai fait ci-devant de mon Caractère; il est aisé de Juger que je me plaisois beaucoup en la Compagnie de personnes si aimables; aussi y passai-je près de trois mois. J'en employai les premiers jours à voir les curiosités de cette Ville, ses Edifices, ses Places, ses Fontaines, & sur-tout sa Cathédrale qui, après l'Eglise de S. Pierre de Rome, est la plus belle de toute l'Italie, étant toute incrustée de marbre, dehors & dedans, & d'une Architecture assez belle, quoique Gothique. Le reste de mon tems étoit partagé entre la fréquentation des personnes les plus aimables de la Ville, & l'étude de la langue Italienne. Je l'avois apprise assez imparfaitement à Paris; & comme Sienne est l'endroit de toute l'Italie, où on la parle le mieux, je résolus de m'y perfectionner. La Dame dont je viens de parler, & chez qui j'allois régulièrement tous les jours, s'offrit galamment de me l'enseigner elle-même. Je ne pouvois tomber en de meilleurs mains, car elle la parloit dans la dernière perfection, & avec des graces infinies. Elle s'acquitta de cet emploi avec d'autant plus de zèle & de succès, que l'inclination qu'elle avoit prise pour moi, augmentoit encore en elle le désir qu'elle avoit de m'être utile en quelque chose. J'aurois été le plus ingrat de tous les hommes, si j'avois refusé la mienne à une personne si aimable. L'effort d'ailleurs auroit été trop violent pour
un

un cœur naturellement tendre comme le mien. Peut-on en effet refuser son amitié à ce qui est véritablement aimable? Non sans doute. Quoique nous ne ressentissions rien de plus l'un pour l'autre, nous ne laissions pas de nous traiter d'Amant & de Maitresse, selon la mode du País. J'en faisois auprès d'elle toutes les fonctions extérieures, & je m'en acquitois avec d'autant plus de plaisir, que, comme elle avoit quelque ressemblance avec mon adorable Emilie, je croyois rendre à cette autre moi-même tous les petits Dévoirs, qui sont d'usage dans la Galanterie. Jamais tems ne coula si rapidement, ni si agréablement pour moi, que celui que je passai dans cette charmante Ville. Je lui donne, avec justice, cette Epithète qu'elle mérite encore bien plus pour la Politesse, la Courtoisie, l'Humeur franche, gaye, & enjouée de ses habitants, que pour la beauté de ses Edifices, de ses Palais, de ses Places, de ses Fontaines, la propreté de ses Rues, & la beauté de ses Environs.

QUELQUE délicieux que m'en parût le séjour, je me disposois néanmoins à la quitter, pour continuer ma route, lorsqu'un évènement que je vais rapporter, non seulement m'engagea à y rester encore quelques jours, mais me procura même un des plus gracieux Voyages, qu'on ait peut-être jamais fait en Italie. Ce fut l'arrivée du Prince de Lorraine, nouveau grand Duc de Toscane, & aujourd'hui Empereur, & de la Princesse Marie Thérèse d'Autriche, son Illustre Epouse. Ce Prince, que son Mérite, sa Naissance, la Fortune, & l'Amour ont élevé, depuis, au comble des Grandeurs, venoit de succéder à Jean Gaston de Médicis, dernier grand Duc de Toscane, mort sans postérité. Déjà Gendre de l'Empereur Charles VI, dont il venoit d'épouser la Fille ainée, à qui ce Monarque avoit fait assurer & garantir par toutes les Puissances de l'Europe, la

la succession de tous ses Etats Héritaires, il pouvoit se flatter des plus belles Espérances; & ces Espérances ne se sont point trouvées fausses. Pour répondre aux désirs de ses nouveaux Sujets, ce Prince leur avoit promis de se rendre incessamment dans son Duché, & son illustre Epouse avoit demandé & obtenu de l'Empereur la permission d'aller voir, par la même occasion, les Etats que la maison d'Autriche possède en Italie.

COMME cet auguste & aimable Couple y étoit attendu, on leur fit par-tout, à leur arrivée, la plus magnifique réception. La Ville de Florence, Capitale de toute la Toscane, n'épargna rien pour faire à son nouveau Souverain une entrée digne de lui & de son auguste Epouse. Les autres Villes de ce grand Duché, & de toutes celles de la Lombardie en firent autant; mais il n'y en eut point qui y réussit mieux que les Siennois. Ce fut encore par une suite de cette jalousie secrète qu'ils ont contre les Florentins, sur lesquels ils s'efforcent toujours de l'emporter dans tout ce qu'ils font. Jamais je ne vis de Fêtes si brillantes, si magnifiques, & d'un si bon goût. Tout accoutumé que j'étois à ces sortes de Spectacles, que j'avois vû en très grand nombre à Paris, je ne pus m'empêcher d'admirer celui-ci, & sur-tout le bel ordre avec lequel ces Fêtes s'exécutèrent. Il ne m'en fallut pas davantage pour connoître le ridicule du préjugé dans lequel sont la plupart de nos Parisiens, qui se persuadent qu'il n'y a que leur Ville dans le monde, où l'on excelle dans ces sortes de choses. J'en dis autant de l'idée où ils sont qu'il n'y a point, dans l'Univers, de País qui l'emporte sur le leur pour la fine & délicate Galanterie; Présomtion aussi sotté qu'elle est fautive. Les Dames de Paris, que j'avois assez fréquentées, ne me parurent que des Ecolières auprès de celles de Sienne, & nos petits Maîtres François, de vrais Badaüts auprès de

A a

leurs

leurs Galants. Enfin la nombreuse & brillante Cour du nouveau Duc, la somptuosité de ses Equipages, la multitude des Seigneurs & des Officiers de sa suite, qui sembloient avoir pris à tâche de renchérir les uns sur les autres par la magnificence de leur train, tout cela me fit voir, d'une manière bien sensible, que la Cour de Versailles n'est pas la seule, comme se l'imaginent encore nos Compatriotes, où l'on voit régner la magnificence & le bon goût.

MAIS dans tout ce brillant Spectacle l'objet qui me frappa le plus, fut la grande Duchesse elle-même. Belle de ses propres beautés, je veux dire, de celles où l'Artifice n'a aucune part, elle avoit une de ces Phisionomies aimables & prévenantes qui, dès qu'on les voit, inspirent le Respect, l'Amour, & la Vénération. L'éclat de son teint, la parfaite régularité de ses traits, ses yeux vifs & pénétrants, son air affable, son port majestueux, tout annonçoit en elle les qualités Héroïques qui ont fait depuis, & font encore aujourd'hui, l'admiration de toute l'Europe. J'avoneraï que j'en fus si vivement frappé, qu'au moment même que j'écris ceci, son Auguste image m'est encore aussi présente que lorsque je la vis dans cette pompeuse Cérémonie. J'avois souvent entendu parler de cette aimable Princesse à mon Père, qui avoit eu tout le tems de la voir & de la connoître à la Cour de Vienne, où il avoit été envoyé en Ambassade; mais tout ce qu'il m'en avoit dit n'approchoit point encore de ce dont mes yeux furent alors témoins. Attiré, bien moins par la curiosité, que par un certain plaisir que je prénois à la voir, tant qu'elle fut à Sienne, je ne manquai aucune des occasions où je pouvois me satisfaire. Un jour que j'assistois à son diner, avec un grand nombre de personnes qui y étoient venues par le même motif que moi, comme je me rassasiois, pour ainsi dire, du plaisir de la contempler, le hazard voulut que ses

re-

regards tombèrent sur moi. Le respect me fit aussi-tôt baisser les yeux ; mais je ne laissai pas de remarquer qu'elle continuoit de me regarder avec beaucoup d'attention ; comme l'on fait ordinairement lorsqu'on voit une personne que l'on croit reconnoître. Enfin lorsqu'elle m'eut considéré pendant quelque tems, elle dit au Prince son Epoux quelques paroles que je n'entendis pas, & qui lui firent, à son tour, jeter les yeux sur moi. Je les baissai de nouveau, & commençois à m'inquiéter, ne sachant à quoi cela pourroit aboutir, lorsque ce Prince, après m'avoir regardé fixement, dit à la grande Duchesse; Madame, c'est lui-même, ou je serois fort trompé, & aussi-tôt il se tourna pour parler à un de ses premiers Officiers, qui étoit derrière son fauteuil.

J'AVOUERAI que ses regards & ces paroles me causèrent une petite émotion. Elle augmenta lorsqu'un moment après, l'Officier dont je viens de parler, vint me demander, de la part de son Altesse, si je n'étois pas le Comte de B je lui répondis qu'oui, & fis en même tems une profonde révérence au Prince & à la Princesse, qui y répondirent de la manière du monde la plus gracieuse. Je croyois en être quitte, & me retirer avec tous les Assistants, lorsque le diner seroit fini ; mais au moment que je sortois de la Sale, le même Officier vint m'annoncer que leurs Altesse me demandoient. J'étois alors avec le Mari de la Dame Siennoise dont j'ai parlé ci-dessus, lequel ne fut pas moins étonné que moi de cette honorable Ambassade. Je le quittai aussi-tôt pour suivre ce Seigneur ; & comme j'avois souvent entendu parler à mon Père du cérémonial qui se pratique à la Cour de Vienne, quoiqu'il soit fort différent de celui de Versailles, je parus devant le Prince la Princesse & toute leur Cour, comme un homme qui n'étoit nullement Novice sur cet Article. On ne peut

rien ajouter à l'accueil gracieux qu'ils me firent : Vous ne vous attendiez peut être pas, Monsieur, me dit la Princesse, d'un air qui m'enchantait, de trouver ici des personnes qui vous y reconnoïtroient. Jugez si nous sommes bons Phisionomistes, le Prince & moi. Nous ne vous avons pas plutôt apperçu, que nous avons d'abord deviné l'un & l'autre qui vous étiez; & comme j'étois grande amie de Madame votre Mère, à qui vous ressembliez parfaitement, je vous ai envoyé chercher pour vous en demander des nouvelles.

APRÈS avoir temoigné à la Princesse combien j'étois sensible à cet honneur, je répondis à toutes les questions qu'elle me fit, tant sur ma Mère, que sur ma Famille, & sur ce qui me concernoit en particulier. A l'égard de ce dernier point, je lui appris que l'heureux hazard, qui me procuroit l'honneur de rendre mes profonds respects à leurs Alteſſes, étoit un Voyage que mon Père me faisoit faire en Italie, pour y voir tout ce qu'il y a de curieux. Le même motif, reprit-elle m'a fait entreprendre le même Voyage; il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occasion. J'espère, ajouta-t-elle en souriant, que notre Compagnie ne vous déplaira pas; vous en pourriez trouver de plus mauvaise. Et jamais de plus honorable, Madame, lui répondis-je aussi-tôt, en mettant un Genouil en terre & baisant, en même tems, la main du grand Duc qui étoit auprès d'elle. Ce Prince avoit connu particulièrement mon Père, qu'il avoit vû à la Cour de Vienne pendant son Ambassade, & dont il me demanda aussi des nouvelles. Quand je l'eus satisfait Soyez donc prêt à nous suivre dans quatre jours, reprit la grande Duchesse. Je suis charmée que le hazard me procure cette occasion de marquer par-là à Madame votre Mère l'estime que je conserve pour sa personne, & dont vous me ferez plaisir de l'assûrer par la première Lettre, que vous

lui

lui écriguez. Après avoir remercié leurs Alteſſes, le plus reſpectueuſement qu'il me fut poſſible, de l'honneur qu'ils dai-
gnoient faire à notre Famille, je me retirai afin d'aller tout
diſpoſer pour mon départ.

COMME je ne m'attendois pas de voyager à la ſuite
d'une Cour auſſi brillante que l'étoit celle du grand Duc,
il s'en falloir de beaucoup que je ne fuſſe en état d'y figu-
rer. J'avois des habits aſſez propres, mais modeſtes,
tels qu'ils conviennent à un Voyageur. Mais comme j'al-
lois paroître ſur un grand Théâtre, où il s'agiſſoit de faire
honneur à ma Famille, & à ma Nation, j'en fis prompte-
ment faire deux des plus magnifiques. J'en fis chamarer
quelques-uns des plus beaux, & j'en donnai quelques au-
tres à Merville, qui étoit à peu près de ma taille, afin qu'il
pût paroître avec plus d'éclat. Par la même raiſon je louai
quatre grands Laquais, auxquels je donnai une fort belle Li-
vrée, auſſi-bien qu'à Laval; je fis acheter pluſieurs Chevaux
& une Calèche des plus brillantes; en un mot je me mis en
équipage de Cour. Une Lettre de crédit que j'avois ſur
un Banquier de Livourne, lequel avoit ordre de me compter
tout l'Argent que je lui demanderois, fournit à toutes ces
dépenſes, que je préviſ bien que mon Père ne condamneroit
pas. Il étoit pour cela trop inſtruit des uſages du grand
monde. En effet ce fut la première choſe qu'il me recom-
manda dans la reponſe qu'il me fit à la Lettre, par laquelle je
l'avois informé ſur le champ de ce qui venoit de m'arriver.
Il en fut ſi charmé, qu'il écrivit ſur cela au grand Duc une
Lettre de remerciement. Ma Mère en écrivit une pareille à
la Princeſſe; & j'eus l'honneur de leur préſenter ces deux
Lettres, dont ils me parurent très ſatisfaits.

JE le fus encore bien plus des bons traitemens que je
reçus de leurs Alteſſes, pendant tout le Voyage que je fis
à la ſuite de leur Cour, & qui fut pour moi des plus gra-
cieux.

cieux. Outre la joye que je ressentis de voir par-tout voler, pour ainsi dire, tous les cœurs sur le passage de ces deux illustres Epoux, outre les fêtes magnifiques & les réjouissances sans nombre, qui se donnoient dans tous les lieux où ils passaient, j'eus encore, le plaisir de voir en détail, & à mon aise, tout ce qui s'y trouve de plus curieux. Pise, Florence, Parme, Plaisance, Pavie, Milan, Crémone, Mantoue, en un mot toutes les Villes un peu considérables de la Toscane & de la Lombardie m'étalèrent, à l'envi, tout ce qui pouvoit contenter ma curiosité. Enfin comblé d'honneurs & de plaisirs, je puis dire ici que jamais personne ne voyagea en Italie avec plus de satisfaction. J'en témoignai mille fois ma reconnaissance au Prince & à la Princesse qui, après avoir ainsi parcouru & visité leurs Etats, s'en retournèrent à Vienne. Comme ce Voyage imprévu m'avoit extraordinairement écarté de la route que je m'étois d'abord proposé de prendre, après m'être défait du train & des équipages que j'avois pris à Sienne, je me rendis par le chemin le plus court à Rome, où j'arrivai sur la fin du Mois de Septembre.

Fin de la Seconde Partie.



M E-



111134

AB: 111134
s

Y6323631







L' E D

C O

AMOURS

E T

M

Où sont recueillis gr
& Decouvertes d'Ar
des plus beaux Mon
nouvelles sur les
qu

P A R

CHEZ M

B.I.G.

Black

3/Color

White

Magenta

Red

Yellow

Green

Cyan

Blue

Farbkarte #13

Inches

Centimetres

O N

* * ,

T * * * ,

E S ,

des Recherches
de cent Estampes
ée d'Observations
Architecture,

E T.

mpagnie.

